

THÈSE

PRÉSENTÉE

POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

(LETTRES)



L'ACTION DE LA CIVILISATION EUROPÉENNE

SUR LA VIE JAPONAISE

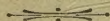
AVANT L'ARRIVÉE DU COMMODORE PERRY

PAR

NAOZO-YAMASAKI

PROFESSEUR

A L'UNIVERSITÉ DE WASÉDA (JAPON)



PARIS - 1910

UNIVERSITÉ

PARIS

UNIVERSITÉ DE PARIS

UNIVERSITÉ

PARIS

UNIVERSITÉ DE PARIS

UNIVERSITÉ

UNIVERSITÉ DE PARIS

PARIS

UNIVERSITÉ DE PARIS

UNIVERSITÉ

UNIVERSITÉ DE PARIS

PARIS

THÈSE

PRÉSENTÉE

POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

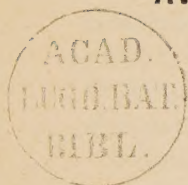
(LETTRES)



L'ACTION DE LA CIVILISATION EUROPÉENNE

SUR LA VIE JAPONAISE

AVANT L'ARRIVÉE DU COMMODORE PERRY

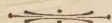


PAR

NAOZO-YAMASAKI

PROFESSEUR

À L'UNIVERSITÉ DE WASÉDA (JAPON)



PARIS - 1910



Digitized by the Internet Archive
in 2026

AVANT - PROPOS

Il existe plusieurs ouvrages, publiés par des Japonais ou des Européens, qui traitent des relations officielles de l'Europe avec le Japon, au point de vue diplomatique. De plus nombreux ont été consacrés à l'histoire du catholicisme au Japon, au cours des seizième et dix-septième siècles ; mais rien n'a été écrit sur l'influence de la civilisation occidentale *en général* sur la vie japonaise, au point de vue de l'histoire de la civilisation. Cependant, tous les historiens japonais s'accordent à reconnaître que le Japon a reçu l'influence occidentale bien avant l'arrivée de Perry.

Quelques articles ont paru au Japon dans les revues, quelques conférences ont été faites qui traitent de cette influence sur la vie japonaise avant Perry, mais aucun livre n'en étudie l'ensemble ; articles et conférences traitent de sujets particuliers, de branches spéciales.

Les documents qui nous permettent d'étudier ce sujet sont peu nombreux ; la plupart sont les cahiers de notes (journal) de chaque savant, et il y a une certaine difficulté à discerner les documents authentiques des autres. Ceux que nous avons employés pour ce travail font autorité pour la majorité des historiens japonais.

Nous ne pensons pas que cette étude soit complète et nous nous proposons de la reprendre.

Nous sommes convaincu qu'il doit encore exister aux mains de Portugais, d'Espagnols ou de Hollandais, des manuscrits anciens touchant les relations du Japon avec les Européens. Nous serions vivement reconnaissant aux détenteurs de ces précieux documents de bien vouloir nous renseigner à leur sujet et de nous communiquer en même temps les critiques qu'auraient pu leur suggérer la lecture de ce petit ouvrage.

Nous croyons de notre devoir d'attirer l'attention de nos lecteurs sur deux points de détail, sans la connais-

sance desquels certaines parties de cet ouvrage seraient peut-être peu claires :

1° Nous avons écrit les noms propres japonais de deux manières, par exemple : J. Kato. C'est la manière européenne, le prénom d'abord, puis le nom de famille. Il en va autrement au Japon, où le nom de famille précède toujours le prénom qui s'écrit en entier, par exemple : Ino-Tchouké (Ino est le nom de famille).

2° Nos lecteurs s'étonneront peut-être de la longévité quelque peu surprenante de certains savants japonais, longévité tout apparente dont voici l'explication : avant l'ère de Méiji, il arrivait fréquemment qu'un savant adoptât son meilleur élève pour lui léguer son nom et la continuation de son œuvre, alors même qu'il avait un ou plusieurs fils de son sang. Le même nom désigne alors deux personnages.

Nous ajouterons aussi que, dans la traduction des titres des ouvrages japonais cités, nous n'avons pas cherché à traduire littéralement, mais plutôt à rendre le plus exactement possible le sens japonais.

INTRODUCTION

On peut partager l'histoire du Japon en sept époques :

PREMIÈRE ÉPOQUE

De 660 avant J. C. à 300 après J. C.

Nous ne savons rien de bien certain sur cette époque reculée, mais les principaux historiens du Japon s'accordent à peu près pour fixer l'avènement du premier empereur japonais à l'an 660 avant J.C.

La caractéristique de ce temps est la prédominance de l'esprit du Shintoïsme qui peut être décomposé en trois éléments : loyauté, simplicité, propreté. Les Japonais vivaient donc très près de la nature.

DEUXIÈME ÉPOQUE

De l'an 300 après J. C. à 794

Durant cette période, les livres chinois et le confucianisme pénétrèrent au Japon. (Vers l'an 300). Le bouddhisme fait son apparition, vers l'an 550. Le confucianisme donne la morale à la famille, trace, par exemple, les devoirs des enfants envers leurs parents. Le bouddhisme, par l'intermédiaire des Chinois, apporte ses hautes conceptions philosophiques.

Beaucoup d'autres livres chinois viennent au Japon, livres de littérature, d'histoire, d'art, de médecine, etc.

Cette époque, en un mot, est celle de la civilisation chinoise.

TROISIÈME ÉPOQUE

De 794 à 1156

Cette époque est caractérisée par la fusion entre

l'esprit du Shintoïsme et la civilisation chinoise. L'art et la littérature font surtout beaucoup de progrès. Les nobles prennent le goût du luxe.

QUATRIÈME ÉPOQUE

De 1156 à 1490

Un mouvement de rivalité se dessine entre deux catégories de nobles ; les uns cultivent à peu près exclusivement la littérature, la poésie, l'art, etc ; les autres s'adonnent surtout aux exercices physiques, escrime au sabre, gymnastique, tir à l'arc, etc. Ceux-ci formèrent la classe des boushis (Chevalerie du Japon), et cette époque est le temps de leur splendeur.

CINQUIÈME ÉPOQUE

De 1490 à 1543

C'est l'époque sombre. Les boushis ambitionnent de devenir Shogoun. Les guerres sont incessantes et acharnées. Toutes les études sont négligées. La pratique du Boushido se maintient, mais au point de vue de la civilisation, en général, c'est une époque néfaste.

SIXIÈME ÉPOQUE

De 1543 à 1853

Les Portugais font leur apparition au Japon, dans la province de Bungo (île Kioussiou) ; c'est le premier contact avec les Européens. Les guerres n'étaient pas complètement terminées.

En 1603, Tokougawa-Iyéyasou soumet tous ses rivaux et devient Shogoun. La plupart des seigneurs sont las de la guerre ; une ère de paix et de renaissance s'ouvre

au Japon. D'un côté, on s'adonne à l'étude du shintoïsme, du confucianisme et du bouddhisme ; les trois religions se sont fondues. La morale pratique est toujours le Boushido. L'art et la littérature, qui jusqu'alors avaient été imités ou inspirés des Chinois, prennent un magnifique essor, se nationalisent et deviennent purement japonais.

De l'autre côté, nous l'avons dit, début des premières relations avec les étrangers. Ce furent d'abord les Portugais, puis les Espagnols, les Hollandais et les Anglais. Mais les Portugais et les Espagnols se voient fermer les ports du Japon en conséquence de leurs intrigues religieuses.

Les Hollandais, qui ne font pas de prosélytisme et sont meilleurs commerçants que les Anglais, restent bientôt maîtres du marché japonais.

Ils s'établissent à Nagasaki et, par ce petit trou, la civilisation occidentale s'infiltré au Japon.

Avant l'arrivée du Commodore Perry (1853), les Hollandais donnent la première éducation occidentale aux Japonais, et, après 1853, la civilisation européenne se répand comme un torrent.

Nous nous proposons d'étudier la période qui s'étend de 1543 à 1853, c'est-à-dire de l'arrivée du premier Européen à celle de Perry.

En 1868 commence l'ère de Meiji, que les Européens appellent la Révolution de 1868.

Nous pouvons partager l'histoire de l'influence de la civilisation européenne, avant l'arrivée de Perry, en trois époques :

1° De 1543 à 1640

C'est la période de l'influence portugaise et espagnole.

2° De 1640 à 1720

Etablissement des Hollandais à Deshima (Nagasaki) 1641.

Période du commerce avec eux, mais leur langue est interdite, sauf pour les relations commerciales.

3° De 1720 à 1810

Autorisation de l'étude du hollandais. Influence des sciences européennes par l'intermédiaire des Hollandais.

De 1810 à 1855

Fondation d'un bureau officiel de traduction. L'étude des sciences européennes, par l'intermédiaire des Hollandais, prend de l'extension.

PREMIÈRE ÉPOQUE (1543-1640)

CHAPITRE PREMIER

Premier effet (1543)

Les historiens ne sont pas d'accord sur la date de l'arrivée des premiers Européens au Japon. Ils varient entre 1534, 1541, 1542, 1543, 1545 ; mais un fait certain, c'est que jusqu'en 1543 le Japon n'avait pas accepté l'influence européenne. Il est possible qu'il y ait eu des visites d'Européens antérieures à celles de 1543, et la date de la première a son importance au point de vue historique, mais dès qu'il s'agit de l'histoire de la civilisation, la date de ces visites éphémères n'a qu'une valeur secondaire, puisque, si ces visites ont eu lieu, elles n'ont laissé aucune trace, et, par conséquent, n'ont influencé en rien la vie japonaise.

En 1543, le mousquet fut apporté. Cette date fait époque, car le mousquet influença le Japon et fut le premier signe tangible, précurseur de la civilisation européenne.

MOUSQUETS

Depuis le règne de Djimmou (premier empereur du Japon (660 avant J.C.), jusqu'en 1543, les guerres intestines furent nombreuses, mais les armes ne subirent, pour ainsi dire, aucun changement. C'étaient toujours des catanas (sabres japonais), des arcs, des flèches, des lances.

Les Japonais rivalisaient toujours à qui aurait le catana le plus effilé, la lance la plus aiguë, ou l'arc le plus flexible ; ils perfectionnaient sans cesse leurs engins de guerre, mais n'eurent pas l'idée d'en fabriquer d'autres jusqu'à l'arrivée du mousquet.

Parmi les livres japonais qui relatent la première

importation des armes à feu, celui qui fut écrit pendant la période Keichi (1596-1615), par Daïriouji-Foumiyouki, et qui est intitulé *Nanpo-Bounshou* (la collection de Nanpo) peut être considéré comme le plus digne de foi. Nous y trouvons le récit suivant :

« Le 25^e jour du 8^e mois de la 12^e année de Temboun
« (23 septembre 1543), un grand navire arriva dans la
« baïs de Nichimoura. (Ile de Tanegashima.)

« L'équipage se composait d'une centaine de per-
« sonnes totalement différentes des indigènes dans leur
« aspect et dans leur langage. Ceux-ci les considérèrent
« avec étonnement et curiosité. Un Chinois instruit,
« nommé Goho, faisait partie de l'équipage. Le chef du
« village, Ori-be-nojo, tint conversation avec ce Chinois
« en écrivant sur le sable au moyen de baguettes et
« apprit de lui qu'ils étaient des marchands venus des
« pays occidentaux. Alors Ori-be-nojo leur conseilla de
« diriger leur navire vers le port d'Akaogi, distant de
« 13 ri. (Un ri équivalait à 3 kil. 539 m.)

« En même temps, il informa mon grand-père et mon
« vieux père Tokitaka, et dépêcha de nombreux canots
« pour convoyer le navire étranger jusqu'à Akaogi, où
« il arriva le 27. L'équipage fut logé dans un temple
« bouddhique, près du port. Pendant toute la durée de
« leur séjour, le Chinois Goho joua le rôle d'interprète.
« Les marchands étrangers avaient deux chefs : l'un
« nommé Francisco et l'autre Kirishata da Mota. Ils
« avaient en leur possession un objet de deux ou trois
« shakou (trois shakou et un tiers équivalent à un mètre)
« de long. Cet objet était droit, lourd et creux. Une des
« extrémités pourtant était close, et à côté se trouvait
« un petit trou dans lequel on devait mettre le feu.
« L'objet était employé de la manière suivante : On
« mettait dans le trou une mystérieuse drogue et un
« morceau de plomb rond, et quand on allumait la dro-
« gue dans le trou, le morceau de plomb était lancé et
« frappait tout au dehors. Pendant la décharge, une

« lueur d'éclair et un bruit de tonnerre se produisaient,
« de sorte que les personnes présentes devaient toujours
« se boucher les oreilles.

« En voyant cet objet, Tokitaka le considéra comme
« la chose la plus extraordinaire, mais il en ignorait le
« nom et l'usage. Plus tard, on l'appela « Teppo », mais
« je ne sais pas si ce nom est d'origine chinoise ou
« japonaise.

« Un jour Tokitaka demanda aux deux étrangers de
« lui en enseigner l'usage et il devint bientôt si adroit
« qu'il pouvait presque atteindre un objet blanc placé
« à une distance de cent pas. Alors il acheta deux de
« ces instruments merveilleux, sans s'arrêter au prix
« très élevé qui en fut exigé, et il les conserva comme les
« plus précieux trésors de sa maison. Il continua de
« s'exercer assidument au tir, et finalement y devint si
« habile qu'il ne manquait jamais son but. »

Quant à la fabrication de la mystérieuse drogue, Tokitaka la fit enseigner à un homme de son entourage, Sasakawa Koshiro. Il fit aussi fabriquer des tubes par des forgerons, et ceux-ci, après beaucoup d'efforts, réussirent si bien qu'ils produisirent des pièces presque identiques aux modèles, mais ils ne pouvaient arriver à clore l'un des bouts. L'année suivante, les marchands étrangers revinrent à Koumano-ichi-oura (île de Tanegashima). Parmi eux, il y avait un forgeron. Tokitaka, plein de foi, envoya aussitôt un de ses suivants, Kimbeinojo-Kujosada, apprendre de lui à finir le travail. Ainsi fut apprise la fabrication des armes à feu, et au bout d'environ une année, 60 ou 70 mousquets étaient manufacturés (1).

A cette époque, il y avait des guerres incessantes entre les divers gouverneurs, et, à la première bataille où furent employés les nouveaux engins, ceux d'entre

(1) Cours professé par M. Tzouboï à l'Université impériale de Tokio (1904).

eux qui n'avaient jamais vu de mousquets furent stupéfaits. Ils demandèrent à acheter à prix d'or le secret des Européens.

Quatre ans après, les Portugais revinrent et furent très surpris à leur tour de voir que tous les gouverneurs savaient fabriquer la poudre et les mousquets (1).

PREMIER CHATEAU IMITANT L'EUROPÉEN

Le château japonais d'antan était une maison ordinaire entourée de murs, lesquels étaient formés de troncs d'arbres reliés entre eux par des talus de terre recouverts de gazon.

Cette sorte de murs servait de protection contre les flèches. Sous le règne de l'empereur Ten-tsi (670), l'ar-

(1) Le sabre ayant été pendant longtemps l'arme principale des Japonais, l'exercice en fut, dès les premiers temps historiques, en grand honneur au Japon. Il prit une importance plus grande encore durant la période des guerres Ghendji-Heichi.

Les Samourais (Boushi) appelèrent le catana (sabre japonais) : « l'âme du samouraï ». Ils en prenaient grand soin, le polissaient et fourbissaient matin et soir. Un samouraï, ne s'endormait pas sans avoir à son chevet son catana. (Kaïbarra-Eki-ken. Boushido-Koun. Culture du Boushido.)

L'exercice du sabre s'appelait Ken-do (voie du sabre). Les Japonais s'exerçaient avec des catanas de bois afin de ne pas se blesser.

Avant Toyotomi, le sabre était l'arme principale. Sous son gouvernement et après lui, l'exercice de la lance prit de l'extension et les deux armes furent également en honneur. Les Japonais portaient alors, pour se protéger contre les flèches et le sabre, des armures de cuir ou de fer, assez légères.

A l'apparition des mousquets, les armures devinrent beaucoup plus épaisses et l'ordre de bataille fut changé ; mais comme les mousquets étaient encore très imparfaits, le Ken-do demeura toujours l'exercice militaire le plus important, à égalité avec le So-Jitsou (exercice de la lance), puis venait l'exercice de l'arc.

Il en fut ainsi jusqu'à l'arrivée du Commodore Perry.

Motzoumi-Takami-Nippon-Bounméi-Shiryakou. (*Histoire de la civilisation japonaise*). 1902.

chitecture chinoise vint influencer l'architecture japonaise. Un fonctionnaire, Kibi-no-mabi, étudia l'architecture chinoise, et le gouvernement du Japon lui fit construire, dans la province de Tchi-Kou-Zen, un château de style chinois, complètement disparu aujourd'hui, dont nous avons pu voir cependant deux ou trois tuiles conservées au musée impérial de Tokio. Nous n'avons trouvé aucun document sur ce château chinois, mais nous supposons que les murs en devaient être en pierres, parce qu'à Tchi-Kou-Zen, nous avons vu un amas de pierres dont on ne s'explique pas la présence autrement.

Les armes du temps de Ten-tsi étaient les arcs, les flèches, les sabres et les piques. On en trouve une grande quantité à Seiso-in, temple bouddhiste dans la province de Nara. Pour se défendre contre l'ennemi, les anciens Japonais restaient le plus possible dans la montagne. Nous pensons qu'il n'y avait pas nécessité pour eux de construire des châteaux ; l'architecture fit donc peu de progrès.

Mais en l'an 1281, sous la dynastie Ghen, les Chinois attaquèrent les Japonais ; ceux-ci construisirent alors sur les côtes, près du port de Hakata, pour se défendre contre l'armée chinoise, de longues murailles de pierres brutes dont nous avons vu les ruines.

Après l'introduction des mousquets européens, les épais murs de pierres devinrent une nécessité.

En 1575, le Shogoun Oda-Nobounaga fit construire un château à Azoutchi (province d'Omi). Ce premier château japonais eut pour modèle un château européen. Les charpentiers japonais, sous la direction de deux architectes portugais, le firent d'après les ordres du Shogoun, construisant l'intérieur selon le type portugais et copiant pour l'extérieur une simple maison japonaise.

Ce château n'existe plus, mais il servit à cette époque de modèle à plusieurs autres, tels que les châteaux de Koumamoto (province de Satsouma), de Nagoya (pro-

vince d'Owari), etc. De plus, le plan en a été conservé au Musée militaire Youshiou-Kan, dans le parc de Koudan, à Tokio.

Il était situé en plaine, et construit sur un plan géométrique parfaitement carré. On l'avait entouré d'un mur en pierres, autour duquel régnait un premier fossé rempli d'eau. Chaque côté était percé d'une porte au milieu. Aux quatre angles de ce premier rempart se trouvait un ouvrage de fortification composé de tourelles ou bastions de style japonais, percés de petites fenêtres à usage de meurtrières. Entre chaque angle et la porte du milieu, le même ouvrage se répétait.

Dans ce premier carré, il y avait un autre emplacement, carré également, entouré d'un mur en pierres régulières et d'un fossé profond rempli d'eau. Ce second mur était aussi percé de quatre portes placés symétriquement en face des portes du premier mur. Ces murs d'enceinte avaient environ 6 mètres de hauteur et un mètre d'épaisseur.

Au milieu de ce second carré, qui formait cour intérieure, s'élevait la tour Tenshou-Kakou (tour du Dieu des catholiques).

Cette tour était de style japonais, mais n'existait pas dans les constructions japonaises antérieures à cette époque. Elle était en bois ; la charpente était formée de cinq énormes poteaux, dont un central qui soutenait tout l'édifice jusqu'au sommet. La base en était carrée et faite de pierres régulières qui formaient des surfaces unies. Au-dessus s'élevaient trois étages, carrés aussi, dont les toitures allaient en diminuant de grandeur. Tout autour de cette construction s'étendait la maison du seigneur, construite en bois.

Jusqu' alors on avait bâti les châteaux sur de petites collines, car on profitait toujours des positions fortes naturelles et on n'avait pas encore eu de type modèle pour les constructions de défense. Chaque gouverneur faisait construire sa demeure selon son goût.

A partir de cette époque (1575), le château d'Azoutchi servit de modèle à tous les châteaux modernes japonais (S. O. Sawa, *Tchikoujono-no-Enkakou*, histoire de l'architecture des châteaux.

Voici la description du château Azoutchi :

« Le château Azoutchi est magnifiquement situé près
« du lac Biwa-ko. Je l'ai visité avec l'autorisation d'un
« fonctionnaire du Shogoun. Je n'avais jamais vu une
« demeure seigneuriale si bien fortifiée. Les murs en
« sont très épais et faits d'énormes pierres. J'ai demandé
« d'où l'on avait apporté ces pierres. Mon guide me
« répondit : « De la province de Yamato et de la mon-
« tagne Hi-hé » (grande montagne de la province de
« Yamashira, de l'autre côté du lac Biwa-ko).

« Les murs qui entourent son enceinte forment un
« carré de six tcho de côté (environ 655 mètres). Ces
« murs sont eux-mêmes entourés d'un fossé rempli
« d'eau, profond de deux djo (environ 6 mètres). Le
« second carré compris dans le premier, a trois tcho de
« côté (environ 327 m. 50). Le fossé qui entoure ce
« second carré a aussi deux djo de profondeur. L'eau
« de ces fossés venait du lac. Le château était admira-
« blement fortifié et je crois qu'il était imprenable. J'ai
« pénétré dans la maison proprement dite. Il y avait une
« grande tour au milieu de la cour intérieure. Mon
« guide me dit que c'était là le centre exact du château,
« dont la construction fut tout à fait régulière. Je suis
« monté jusqu'au troisième étage de la tour appelée
« Tenshou-Kakou (Tour du Dieu des Yasso) (catholiques).
« Mon guide me dit que ce château fut construit par un
« architecte portugais, sur les plans d'un château d'un
« pays de Yasso et que, pour perpétuer le souvenir de
« cet architecte, on donna ce nom à la tour.

« Cette tour est très haute ; je voyais les environs au
« loin et je voyais très bien aussi l'ensemble du château.
« Les bâtiments semblaient des joujoux posés réguliè-
« rement : à gauche, il y avait une porte ; à droite, la

« même porte ; à gauche, un pont ; à droite, le même
« pont, etc... Je n'avais jamais vu rien d'aussi harmo-
« nieux. On me dit que ce château avait coûté fort cher :
« environ 1.000.000 de ryo. »

(*Nan-Ka-Osho-Bounshou*. Journal de Nan-Ka-Osho,
savant confucianiste, 1566-1582).

CHAPITRE II

Première carte du monde au Japon (1582)

Le premier planisphère européen fut apporté au Japon en 1582, par un Portugais. On l'appelait la carte de Trémi, du nom de son auteur. Elle était d'une seule couleur, en noir, et n'indiquait que les contours, sans longitude ni latitude ; le Japon n'y figurait pas.

Elle portait très peu de noms, et ils étaient inscrits en gros caractères japonais « Katakana », une des formes de l'écriture japonaise.

Le mot Europe était traduit Youropa, le mot Lybie devenait Libia ; l'Asie, Asia ; l'Océan Indien, Indo-yo. C'est peut-être la carte de Ptolémée.

Un Japonais, Souguino-Rokoubé, en fit une copie et, en marge de son travail, inscrivit ceci : « En 1582, un Portugais nommé Kosaf, m'a montré la carte de Trémi, et j'en ai fait une copie pour la communiquer à mes amis.

« Le 4 octobre 1611.

« Signé : SOUGUINO-ROKOUÉ. »

On peut voir cette copie de la carte de Trémi chez M. K. Kondo, à Osaka.

Vers l'an 200 après J. C., les Japonais adoptèrent le Katakana, genre d'écriture imité du chinois. L'auteur de ce système, Kibi-no-Mabi, était un savant japonais que son gouvernement avait envoyé en Chine pour y faire des études.

Le nouveau système était une simplification de l'écriture chinoise, par exemple :

Il comprenait 50 lettres, dont voici à peu près les sons :

A	Ka	sa	ta	na	ha	ma	ya	ra	wa
I	Ki	si	ti	ni	hi	mi	yi	ri	wi
U	Kou	sou	tou	nou	hou	mou	you	rou	wou
E	Ké	sé	té	né	hé	mé	yé	ré	wé
O	Ko	so	to	no	ho	mo	yo	ro	wo

Un ouvrage d'astronomie

(Première traduction d'un livre européen par un Japonais (1579))

La première traduction d'un livre européen par un Japonais, fut celle d'un ouvrage d'astronomie d'un auteur espagnol inconnu, faite par Hayashi (de Nagasaki). Elle parut gravée sur bois, sous le titre de *Ken-Kon Bensetsou* (Théorie de l'Univers) (1579).

Ce livre est une brochure de 23 pages, divisée en deux parties ; dans la première, il explique que la terre est ronde ; dans la deuxième, qu'il y a beaucoup d'étoiles et que la terre que nous habitons est une étoile. Il ne distingue pas les planètes des étoiles (1).

Elle est écrite en caractère japonais, mais Hayashi y intercala beaucoup de phrases chinoises pour lui donner un air plus savant. Les choses les plus simples y sont rendues très compliquées par un flot d'explications et d'enjolivements superflus.

Hayashi s'était converti au catholicisme avec l'autorisation du Shogoun, mais cette autorisation lui ayant été retirée par la suite, il persista à demeurer chrétien et fut décapité en 1646.

(1) On trouve cette traduction au musée pédagogique d'Osaka.

CHAPITRE III

Premières Manufactures d'armes européennes (1555)

Le Shogoun Ashikaga Yoshiharou, gouverneur de Kioto, et son fils Ashikaga Yoshiterou, étaient si puissants, qu'ils étaient considérés presque à l'égal des rois. Yoshiharou constata un jour : « Le mousquet est un trésor pour régler les difficultés avec les voisins. » (Journal de Yoshiterou.)

Son intention était de créer une manufacture d'armes, mais il mourut avant d'avoir pu la réaliser. Ce fut son fils, Yoshiterou, qui s'en chargea. Avec l'aide de deux Espagnols, et sur leurs conseils, il construisit cette manufacture dans la province d'Omi, près du lac Biwako (Ere de Koji). 1555. — *Yoshiterou-Nikki* (journal de Yoshiterou, 1539-1563).

Yoshiterou dit dans son journal : « J'avais fait mettre des affiches devant ma demeure pour demander des ouvriers, mais peu se présentèrent, parce que la croyance s'était répandue dans le peuple que travailler à la fabrication des mousquets devait porter malheur, tandis qu'au contraire les ouvriers des manufactures de Catanas (sabres) faisaient un noble travail. Le peuple disait que le mousquet était une arme des « Nanban » (peuples sauvages du Sud), et qu'il fallait être lâche pour s'en servir, car il tuait de loin. Je fus donc obligé d'ordonner à mes sujets de venir travailler dans ma manufacture. »

CHAPITRE IV

Porcelaines espagnoles (1627)

Kanzan, marchand de porcelaine à Kioto, de passage à Nagasaki, y trouva des porcelaines espagnoles et fit l'acquisition de quelques spécimens. Voici un extrait de son journal (1) : « J'ai acheté à Nagasaki 10 assiettes « en porcelaine espagnole. Cette porcelaine ressemble « beaucoup à celle de Séto (près de Nagaoya, province « d'Oari). Quelques assiettes furent brisées accidentel-
« lement, et on put voir que, si extérieurement, elles
« présentent une grand analogie avec les productions
« de Séto, la composition de la pâte est différente. La
« pâte japonaise de Kioto est meilleure et plus solide.
« La pâte espagnole est plus fine mais plus fragile que
« celle de Kioto ou de Séto.

« Ces assiettes espagnoles étaient peintes, en couleurs
« très vives, de paysages ou de fleurs d'après nature.
« Ceci est un point de similitude avec les porcelaines
« chinoises du temps de la dynastie To (an 680 environ).

« J'ai fabriqué des imitations de ces porcelaines,
« mais elles n'ont pas eu grand succès. »

A cette époque (1627), le goût japonais semble aller de préférence aux peintures légères, de ton délicat. Les Japonais conçoivent l'harmonie des couleurs réalisée par des teintes douces et semblent répugner aux couleurs vives. Ils font alors peu de dessin proprement dit ; leurs motifs sont clairsemés, légers, et leur copie de la nature très fantaisiste ; l'ensemble est très doux à l'œil.

Cette époque est connue dans l'histoire des objets d'art sous le nom d'Epoque de Djoura-Kou (du nom d'une villa de Shogoun Toyotomi Ideyoshi).

Les porcelaines espagnoles, comme celles dont parle Kanzan dans son journal, étaient au contraire de couleurs vives, chargées de paysages et de fleurs, et les

(1) Ce journal existe encore au musée de Kioto.

Japonais de ce temps appréciaient peu ce nouveau genre, tout différent du leur.

(J. Souzouki, *Koghé-shi*, Histoire des objets d'art.)

UNE TAPISSERIE DES GOBELINS

En 1632, une tapisserie des Gobelins, d'environ deux mètres carrés, fut apportée au Japon par un Espagnol. Elle représentait une dame dans un jardin, tenant une fleur à la main. Le Shogoun Oda en fit don à un temple Shintoïste, Kamo-Djindja.

Chaque année, le 21 août, a lieu dans ce temple une fête religieuse, au cours de laquelle on promène par les rues, sur un chariot traîné par des bœufs, la statue d'un certain héros populaire. Les prêtres de ce temple exposèrent alors cette tapisserie, et l'exposent encore de nos jours, sur le devant du chariot. Le peuple l'admira grandement, mais plutôt par curiosité ; on n'en fit pas d'imitations. Elle est encore très renommée aujourd'hui à Kioto. (G. Kaoashima, *Orimono-Shi*, Histoire des tissus au Japon.)

TISSUS DE VELOURS

En 1637, un tissu de velours fut apporté d'Espagne pour la première fois. Un échantillon en existe encore au musée de Kioto. Quelques Japonais de Nagasaki, des femmes surtout, s'en firent faire des vêtements qui furent à la mode pendant quelque temps (1637-1640).

A Kioto, on adopta le velours, mais on en limita l'usage à l'ameublement ; il fut très admiré, ainsi qu'à Yeddo et dans plusieurs autres villes. Une petite manufacture de tissus de velours fut même créée à Kioto, mais on ne parvint pas à imiter complètement le velours d'Europe ; la qualité produite était moins belle. Cette manufacture subsista jusqu'à l'ère de Méiji ; depuis cette époque les manufactures se sont multipliées et les tissus produits sont identiques à ceux de l'Europe. (G. Kaoashima, *Orimono-Shi*, histoire des tissus au Japon.)

CHAPITRE V

Fables d'Esope traduites en japonais (1583)

Le premier livre européen traduit en japonais fut le recueil des fables d'Esope, publié en trois fascicules dont un seul, d'une dizaine de pages, existe encore aujourd'hui (1). On est incertain sur le nom du traducteur ; on attribue cette œuvre au missionnaire portugais Cabral, qui parlait et écrivait très bien le japonais ; il prêchait même en cette langue ; ses sermons avaient une certaine réputation et il passait pour le missionnaire le plus versé en langue japonaise. (Foujita-Mokitchi. *Yassokio-shi*, Histoire de la religion catholique au Japon.)

Dans *Waseda-Boungakou* (la Revue littéraire de Waseda, avril 1907) M. K. Nakao dit que ces fables étaient nouvelles pour les Japonais, bien que l'idée maîtresse de plusieurs d'entre elles existât déjà au Japon sous forme d'anecdotes telles, par exemple, que celle-ci :

(1) Cet unique fascicule est aujourd'hui en la possession d'un habitant de Nagasaki, M. Katsoura-Kingoro.

Une autre traduction des fables d'Esope (du portugais ou de l'espagnol) fut faite en 1594, par un Japonais, Habiya, sous le titre de *Esopou-no-faboura* (Fables d'Esope). Ce recueil contient 71 fables ; c'est une traduction annotée et non une adaptation.

Une troisième traduction de ces mêmes fables fut faite en 1602 par un Japonais, Okamoto-Sanhémon, sous le titre de *Esopouga-Shogaï-no-Monogatari* (Fables racontées par Esope). Ce deuxième recueil contient 64 fables.

Les Japonais, auteurs de ces traductions, furent sans doute beaucoup aidés par les missionnaires catholiques.

Nous devons tous ces renseignements à l'obligeance de M. Mitzouya.

La traduction de Habiya se trouve chez le marquis Tokougawa (ancien gouverneur de la province de Kishou). La seconde se trouve chez un habitant de Kanazava, M. G. Minoa.

MORI-MOTONARI-NO-HANASHI

(Fable de Mori-Motonari) (1)

Un général, nommé Mori-Motonari, sur le point de mourir, appela ses six fils, puis, se faisant apporter des flèches liées ensemble, il leur dit :

« Essayez de rompre ce faisceau. »

Mais tous essayèrent en vain. Alors le père délia les flèches, les donna une par une à ses fils en disant :

« Essayez maintenant. »

Ils rompirent les flèches très facilement. Alors Mori leur dit :

« Mes enfants, restez toujours très unis et les méchants ne pourront rien contre vous. Si vous êtes désunis, vous ne résisterez pas. »

Au Japon, on prend quelquefois pour héros des romans et des fables les personnages célèbres.

Ce général avait réellement six fils à qui il recommandait toujours l'union.

Quelques personnes ont cru que cette anecdote était inspirée de la fable d'Esopé :

LE LION ET LES TROIS TAUREAUX

« Trois taureaux paissaient ensemble depuis un long moment. Un lion se tenait en embuscade dans l'espoir d'en faire sa proie, mais n'osait les attaquer tant qu'ils étaient réunis.

« A la fin, ayant réussi par d'astucieux discours à les séparer, il les attaqua sans crainte, tandis qu'ils paissaient isolément, et se régala d'eux tout à loisir. L'union fait la force. »

Mais cette anecdote de Mori-Motonari était connue au Japon environ 80 ans avant l'arrivée des Européens.

(1) Cette anecdote est venue de la Chine au Japon ; nous avons appris qu'elle existait aussi en Europe. Il est donc très possible qu'elle soit venue d'Europe en Chine et de Chine au Japon.

Quand les fables d'Esopé parurent au Japon, elles furent lues par les boushis, qui en admirèrent la finesse. Elles donnèrent lieu à quelques imitations. Nakao (la *Revue littéraire de Waséda*. Novembre 1907. Iro-iro-gousa. Diverses questions de littérature) cite quelques exemples d'imitations des fables d'Esopé. Celle-ci, par exemple :

LE RENARD QUI A PERDU SA QUEUE (*Esopé*)

Un renard pris au piège, s'en échappa au prix de sa belle queue. Dès lors la vie lui devenant un fardeau par suite de la confusion et du ridicule auxquels il était exposé, il projeta d'amener tous les autres renards à la même condition que lui, afin que, dans le sacrifice commun, il pût mieux dissimuler sa propre perte.

Il rassembla un bon nombre de renards et leur conseilla publiquement de couper leur queue, disant que « non seulement ils auraient meilleure tournure sans elle, mais qu'ils se débarrasseraient ainsi du poids de ce panache, qui était un grand inconvénient ». L'un d'eux, l'interrompant, lui dit : « Si vous n'aviez pas vous-même perdu votre queue, mon ami, vous ne nous donneriez pas ce conseil ! » a donné naissance à l'historiette suivante :

SANNIN-MOUSME-NO-HANASHI
(Fable des trois jeunes filles)

Dans une famille il y avait trois sœurs. Leur mère acheta trois peignes en os de bœuf et leur en fit cadeau pour orner leur coiffure. L'aînée perdit son peigne et en fut désolée. Pourtant elle n'en dit rien. Quand vint la fête de la ville, les sœurs se réjouirent de mettre leur beau peigne, mais l'aînée les en dissuada vivement en disant : « Gardons-nous-en bien ; ils ne sont pas assez beaux ; toutes les jeunes filles portent à présent des peignes en écaille de tortue ; les nôtres ne sont plus à la mode. » La mère, qui se trouvait dans une pièce voi-

sine, entendit ce discours et devina la vérité. Elle entra dans la chambre de ses filles et dit à l'aînée : « Vous, vous avez dû perdre votre peigne, n'est-ce pas ? » La pauvre petite rougit, baissa la tête et ne put se disculper. (Cette historiette se trouve dans une petite brochure publiée en 1602, sous le titre de *Kio-Koun-Tchikamitchi*. Préceptes moraux.)

Celle-ci encore :

LE CHÊNE ET LES ROSEAUX (*Esope*)

Un très gros chêne avait été déraciné par le vent et jeté au travers d'un cours d'eau. Il tomba parmi des roseaux à qui il dit : « Je me demande comment, vous qui êtes si légers et si faibles, n'êtes pas entièrement broyés par ces terribles vents. » Ils répondirent :

« Vous combattez et luttez avec le vent et, en conséquence, vous êtes détruit ; tandis que nous, au contraire, nous plions au moindre souffle et, par là, nous demeurons indemnes et sommes sauvés. »

« Soumettez-vous pour vaincre. »
a donné lieu à l'apologue que voici :

MATSOU-TAKE-NO-HANASHI

(Fable du sapin et du bambou)

Il y avait deux arbres : un sapin et un bambou. Quand il neigeait, les branches du sapin se cassaient, mais le bambou n'avait aucun mal. Le sapin demanda au bambou : « Comment êtes-vous toujours indemne ? » L'autre répondit : « Parce que je suis docile et obéissant : je plie, et vous vous êtes fier et résistant. » (Tatoé-Banashi. Récits allégoriques.)

La suivante :

L'ÂNE VÊTU DE LA PEAU DU LION (*Esope*)

Un âne s'étant vêtu de la peau du lion, rôdait dans la forêt et s'amusait à effrayer tous les sots animaux qu'il rencontrait dans ses courses vagabondes. A la fin, rencontrant un renard, il essaya de l'effrayer aussi ; mais

à peine le renard eut-il entendu le son de sa voix qu'il s'écria : « J'aurais pu être effrayé moi-même si je n'avais pas entendu votre braiment. »
a inspiré l'anecdote que voici :

NISSE-BOUSHI-NO-HANASHI

(Fable du faux boushi)

Le domestique d'un boushi fut un jour autorisé à aller passer une journée dans sa famille. Il revêtit secrètement le costume de son maître, s'arma du catana seigneurial et crut qu'il s'était donné l'air d'un boushi. Il était ravi parce que dans la rue tous les paysans le saluaient. Il rencontra un boushi, s'imagina que celui-ci le regardait beaucoup et que, peut-être, il allait tout deviner. Alors il résolut de lui parler et s'efforça de s'exprimer comme lui. « Quel beau temps il fait, n'est-ce pas ? » Mais son langage n'était pas celui d'un boushi, c'était plutôt celui d'un domestique. Le boushi le dévisagea et lui demanda : « A quel seigneur appartenez-vous ? » Il rougit et baissa la tête. L'autre lui dit encore : « Etes-vous bien un vrai boushi ? » Le coupable répondit : « Je suis le domestique d'un boushi. Mais aujourd'hui je suis en congé, et pour aller chez moi j'ai voulu m'habiller en boushi. » Il s'excusa beaucoup. Le boushi rit de tout son cœur et lui dit : « Si vous n'aviez pas parlé, je n'aurais rien su. » (Kio-Koun-Tehikamitchi. Préceptes moraux.)

Cette autre fable :

LE CHIEN MALFAISANT (*Esopo*)

Un chien avait l'habitude de courir sans bruit sur les talons de ceux qu'il rencontrait et de les mordre sans avis. Son maître lui suspendit une clochette au cou afin qu'il pût avertir de sa présence où qu'il se trouvât. Le chien devint fier de sa clochette et la faisait sonner par tout le marché. Un vieux chien courant lui dit : « Pourquoi faites-vous une telle exhibition de vous-même ? Cette

cloche que vous portez n'est pas, croyez-moi, une décoration de mérite, mais au contraire une marque de disgrâce, un avis public à tous les hommes, de vous éviter comme un chien mal élevé. »

« On prend souvent la célébrité pour la gloire. »
a donné naissance à celle-ci :

DJIRO-KITI-NO-HANASHI

(Fable de Djiro-Kiti)

« Un jeune paysan nommé Djiro-Kiti, assez nigaud, mais très robuste, cherchait querelle à tout le monde. Il était fier de sa force physique et en abusait souvent pour donner des coups à ses camarades. Il avait perdu son père et n'avait plus que sa vieille mère. Le maire du village avait compassion d'elle et, par égard pour son grand âge, ne punissait pas le jeune garçon, qui, d'ailleurs, n'était pas tout à fait responsable. Il se contenta d'attacher sur les vêtements du jeune homme un écriteau portant ces mots : « Kio-Djiro », ce qui signifiait : « Djiro est fou ». Celui-ci ne savait pas lire. Quand il passait dans les rues, il voyait les gens s'écarter, éviter même de le frôler, et il en était tout fier, croyant qu'on avait peur de lui. Un gentilhomme de marque, le croisant un jour, vit l'écriteau et dit à Djiro : « Pourquoi êtes-vous si fier ? Vous marchez comme un seigneur ! » Djiro répondit : « Je suis très renommé et tout le monde dans le village me connaît. » Le gentilhomme fit semblant d'être en colère : « Oh ! vous êtes très renommé ! Je le crois bien, mais c'est à cause de votre folie. Ce n'est pas une chose glorieuse ! » Il criait cela très haut pour être entendu des passants, et Kio-Djiro, confondu, ne put que baisser la tête. »

Les savants ne sont pas d'accord sur l'origine réelle de ces petites contes, qui firent leur apparition après l'arrivée des fables d'Esopé. Nous supposons donc qu'ils ont dû être inspirés par ces dernières, avec lesquelles ils offrent une grande similitude.

CHAPITRE VI

La musique espagnole au Japon

On a dit que les habitants de la province de Satsouma avaient appris la musique espagnole (*Ongakou-no-tomo*. Revue musicale, n° 32, article de K. Yoshida).

Un ouvrage appelé *Yoshi-hashiki-ksa* (Miscellanées), écrit par un Japonais de Satsouma nommé Miyo-Shoken, est parvenu jusqu'à nous. On y trouve ceci : « Il y avait un *Nanban* (catholique espagnol ou portugais) nommé Malaga, qui chantait beaucoup en s'accompagnant d'un instrument presque semblable au chamissen (instrument japonais). Ses mélodies étaient très entraînantes et plusieurs personnes les apprirent de lui. Le visage de ce *Nanban* ressemblait un peu à celui des Japonais ; cet homme était très populaire. »

M. Yoshida dit :

« Malaga n'est peut-être pas le vrai nom de cet homme ; c'était sans doute un Espagnol originaire de Malaga. Je suis certain que la musique appelée aujourd'hui satsouma-biwa est une musique espagnole, d'abord parce que cette musique remonte au seizième siècle et parce qu'elle ressemble beaucoup aux mélodies espagnoles. L'instrument appelé « biwa » est presque une guitare. »

M. Yoshida dit encore :

« Au cours d'un voyage en Espagne, j'ai passé à Malaga ; j'ai entendu la musique de ce pays et j'ai été frappé de sa similitude avec celle de Satsouma. »

La musique dite « Satsouma-biwa » est une musique très entraînante, plutôt guerrière. Les boushis d'autrefois se plaisaient à l'entendre. Elle était jouée par les aveugles ; le thème presque unique en était la guerre et particulièrement les principaux épisodes de la fameuse guerre des Ghendji-Heichi.

Aujourd'hui encore les jeunes gens de différentes provinces du Japon, et particulièrement de l'île Kiou-Siou, affectionnent cette musique, qu'on entend également dans les music-halls de Tokio.

CHAPITRE VII

Le catholicisme au Japon

En 1549, un Jésuite portugais, le P. François-Xavier, venant de Goa, arriva dans la province de Satsouma (île Kioussiou) avec deux de ses compatriotes, Côme de Torrès et Jean Fernandès. Ce furent les premiers missionnaires qui parurent au Japon. Ils s'appliquèrent avec zèle à prêcher le christianisme à travers le pays, mais ne réussirent guère que dans la basse classe, où ceux qui embrassaient la nouvelle religion le faisaient par curiosité ou par intérêt, sans en comprendre les grandes lignes et le véritable esprit. L'effet moral en fut donc nul. Cependant le gouverneur de Bungo, Ottomo-Sohorine, se convertit et devint un chrétien convaincu ; ce fut le seul grand personnage qui embrassa le christianisme. D'autres gouverneurs autorisèrent la propagande religieuse dans leurs provinces, mais uniquement dans l'espoir de faire, par la suite, du commerce avec les étrangers (1).

Au moment où le catholicisme fut le plus florissant au Japon, il comptait 2 ou 300,000 adeptes (les Japonais de cette époque n'avaient pas une idée bien nette des nombres ; quelques documents disent 200.000, d'autres 300.000) (2).

C'est surtout à leur science médicale que les missionnaires durent en grande partie leurs succès religieux. (Voir l'article relatif à la chirurgie des missionnaires.) Mais ils commirent par la suite la grave maladresse de s'immiscer dans la politique du pays.

(1) Foujita-Mokitchi. Yasso-Kio-Shi (Histoire de la religion catholique au Japon).

(2) Les documents de cette époque précisent même que ces 200.000 chrétiens étaient répartis, avec 200 missionnaires, dans vingt provinces ; d'autres disent qu'il y avait 300.000 chrétiens et 300 missionnaires répartis dans trente provinces. Nous pensons donc qu'au point de vue statistique ces chiffres n'ont aucune valeur sérieuse.

Après le Père Français-Xavier, de nombreux missionnaires portugais ou espagnols vinrent au Japon et y prêchèrent activement le catholicisme.

En 1589, cette religion fut interdite par Toyotomi Hideyoshi, parce que les sujets convertis laissaient percer une certaine tendance à l'insubordination qui déplaisait au gouvernement. Les missionnaires, cependant, s'obstinaient à rester et, comme le Shogoun désirait faire du commerce avec les étrangers, cette première interdiction ne fut pas très sévère.

En 1620, les catholiques étaient encore très nombreux ; un nouvel édit d'interdiction fut promulgué et quantité de missionnaires furent expulsés. Quelques-uns parvinrent à rester dans le pays et le catholicisme ne disparut pas encore.

En 1639, une insurrection des chrétiens éclata dans la petite province de Shimabara (île Kioussiou). La cause n'en était pas purement religieuse. Le gouverneur de Shimabara avait été tué, au cours d'une guerre civile, par le Shogoun Tokougawa. Ce gouverneur, qui était un des chefs du parti antishogounal, était un homme d'esprit large et très tolérant. Les chrétiens étaient nombreux dans sa province : ils se joignirent aux sujets qui, mécontents du Shogoun, voulaient venger la mort du gouverneur. Les chrétiens des autres provinces vinrent prêter main-forte à ceux de Shimabara, ainsi que plusieurs missionnaires portugais et plusieurs boushis qui avaient à se plaindre du gouvernement du Shogoun.

C'était donc une guerre mi-religieuse, mi-politique.

Les troupes révolutionnaires furent assez fortes pour tenir tête pendant huit mois au Shogoun, qui finalement fut victorieux. Cette guerre confirma le gouvernement shogounal dans l'impression que le catholicisme était une religion très dangereuse et il l'interdit définitivement sous peine de mort (1640). Le Shogoun fit décapiter environ 300 des principaux révolutionnaires ; les autres

quittèrent Shimabara et se dispersèrent (1) : le catholicisme avait vécu. Seules durèrent après lui et rappelèrent son souvenir, les connaissances scientifiques européennes, telles que la médecine, la chirurgie, etc., qu'avaient importées les missionnaires.

Le catholicisme n'a pas laissé de trace profonde dans la vie religieuse japonaise. Au temps où il était florissant, il y eut, dit-on, jusqu'à 200,000 chrétiens au Japon, mais c'étaient, pour l'immense majorité, des gens de la basse classe qui avaient embrassé la religion étrangère par curiosité ou par intérêt, sans en comprendre jamais le véritable esprit. L'effet moral de cette religion fut donc nul et la sévérité des Shogouns eut facilement raison de ces 200,000 chrétiens, qui ne tenaient à leur nouveau culte que par des liens factices et tout extérieurs. Honda-Yoitchi. Kirisouto-Kyo. (*Le Christianisme au Japon.*)

(1) Afin de connaître ceux des sujets qui étaient catholiques, les fonctionnaires exposèrent publiquement sur le sol l'image de la Vierge Marie et celle du Christ et ordonnèrent au peuple de les fouler aux pieds. Cette sorte d'épreuve s'appelait Foumiyé.

Nous ne pouvons nous empêcher de penser à l'introduction du bouddhisme au Japon quand nous parlons de celle du christianisme. Il y a, entre les deux manières suivies, un frappant contraste. Les prêtres bouddhistes ont tout fait pour ne pas heurter la religion indigène ; tous leurs efforts tendaient, au contraire, à fondre la nouvelle religion avec l'ancienne, surtout avec la religion fondamentale, le shintoïsme dont ils avaient fait une étude approfondie. Ils allèrent jusqu'à altérer leurs propres dogmes pour les mieux fondre avec ceux du shintoïsme. Par exemple, dans le shintoïsme, le premier empereur ou mikado est fils de Dieu et les prêtres bouddhistes eurent l'habileté de donner pour ancêtre au premier mikado Bouddha lui-même, sous forme féminine. Cette croyance s'appelle Hontchi-Souizéki-no-Setsou.

Une grande statue de Bouddha, appelée Daï-Boutsou, existe dans la ville de Nara, près de Kioto. C'est la plus grande statue du bouddhisme au Japon et aussi la plus renommée au point de

vue artistique. Elle fut érigée vers l'an 730, sous le règne de l'empereur Shomou, qui croyait sincèrement à l'incarnation féminine de Bouddha.

Les prêtres chrétiens agirent bien différemment.

Ils ignoraient tout des religions du Japon et disaient seulement : « Hors le catholicisme, tout n'est que superstitions. » Ils apportèrent le trouble dans le pays, et, si les causes de l'échec du catholicisme sont multiples, ceci en est une certainement.

CHAPITRE VIII

La médecine au Japon avant le seizième siècle

LA MÉDECINE ANCIENNE JAPONAISE

La médecine consistait primitivement en une sorte de sorcellerie, d'envoûtement. On obligeait les malades à prendre des bains froids dans la rivière ou des bains chauds dans une source thermale (bains naturels toujours). Le shintoïsme tenait la propreté pour vertu et l'exigeait. Le peuple était convaincu que le malade était malade pour avoir été sale et que la maladie était le châtement de sa malpropreté : donc il fallait le nettoyer.

Être propre c'était être vertueux, et être vertueux c'était être guéri ; on allait alors prier dans les temples pour le malade. Sato-Séï-Jitsou. Niphon-Kyoïkou-Shi. (*Histoire de l'éducation du Japon*)..

LA MÉDECINE CHINOISE

En 760, un livre traitant de la médecine et de la chirurgie japonaises et chinoises : *Daido-Roni-Shon-Ho* (*Médecine, chirurgie, pharmacie, etc., japonaises et chinoises*) fut publié.

Deux livres chinois : *Bio-Ghen-Ko-Ron* (Origine des maladies) et *Sen-Kim-Po* (Sur les prescriptions médicales) furent traduits en japonais.

Pendant l'ère de Nara (huitième siècle) de nombreux Japonais se convertirent au bouddhisme, ainsi que pendant l'ère de Hé-An-Tcho (800-1186) ; la médecine acquit alors une grande importance. Il existait deux théories médicales renommées qui dérivait toutes deux du bouddhisme : Shi-Dai-Fou-Tcho-Setsou (Théorie sur le conflit des quatre éléments : la terre, l'air, l'eau et le

feu) ; et Wakou-Bio-Doghen-Setsou (Toutes les maladies proviennent de l'imagination).

Donc, il faut se tenir toujours dans un état de calme et de bonheur, il faut chasser l'imagination. Ces deux théories étaient prêchées par les prêtres du bouddhisme et, très souvent, quand on était malade, on appelait à la fois le médecin et le prêtre.

Pendant l'ère de Kamakoura (1190) et celle de Mouro-Matchi (1340) le système de médecine In-yo-Setsou (Toutes les choses de l'univers sont positives ou négatives), fut apporté au Japon, de la Chine, sous la dynastie chinoise de So. En résumé, la médecine japonaise fut, au commencement, une sorte de sorcellerie ; puis quand la médecine des Chinois fut introduite au Japon, elle devint religieuse ou philosophique. (Extrait d'une conférence du docteur Foujikawa à la Société de médecine de Tokio, 4 novembre 1907.)

LA CHIRURGIE DES MISSIONNAIRES (1549)

En 1549, un missionnaire jésuite, le Père François-Xavier et deux autres Jésuites portugais, vinrent à l'île Kiou-Siou. Ils pratiquèrent la chirurgie dans la province de Satsouma ; ce fut la première fois que la chirurgie européenne fut pratiquée au Japon. (Saïto. *Seiryokou-Tozen-Shi. L'influence religieuse occidentale en Extrême-Orient*) 1893.)

En 1556, le gouverneur de Bungo, Ottomo Sohorine, un croyant du catholicisme, créa un dispensaire dont un Jésuite, le P. Louis Almeïda, était le médecin. On y traitait toutes les maladies et surtout la lèpre.

En 1568, Oda Nobounaga (Shogoun) fit construire une église catholique à Kioto, Nanban-ji (l'église du peuple sauvage du sud) (voir le chapitre Catholicisme au Japon) ; quelques Pères jésuites (Gaspard, Vilela, Froez, Cabral, Gnecchi) y enseignèrent et y pratiquèrent la médecine).

(Mozzoumi-Takami. Nippon-Bounméi-Shiryakou. *Histoire de la civilisation japonaise.*)

Nous n'avons pas de documents qui nous renseignent sur l'école médicale dont procédaient les missionnaires portugais et espagnols, mais nous avons pu nous rendre compte que ces missionnaires pratiquaient la chirurgie avec un grand dévouement.

Voici deux documents qui en font foi.

Lettre d'un commerçant de Kioto, Kanayama-Rokouhé-mon, à son frère, fixé à Osaka (1551).

« Hier soir, mon père est tombé dans l'escalier ; il s'est cassé le bras et fait une grave blessure à la tête ; J'ai été aussitôt chercher un médecin japonais, mais il était très tard et il n'est venu que ce matin.

« Toute la nuit mon père a beaucoup souffert et moi-même je ne pouvais dormir. Le médecin a dit que c'était très grave, que mon père en pourrait peut-être mourir par suite de son grand âge.

« Mon voisin m'a dit : « Il y a quelques Nanban (1) (Portugais et Espagnols) dans l'église de Nanban-ji ; ils savent pratiquer la chirurgie en même temps que faire les sermons et ils sont très habiles à soigner les blessures. »

« Je n'aime pas les Yasso (catholiques), mais pour essayer de sauver mon père, je l'ai pris sur mes épaules et je l'ai porté à Nanban-ji. Il y avait là deux « Nanban » très gentils ; ils ont mis des médicaments et des bandages sur les blessures et nous sommes rentrés chez nous. Ils avaient demandé à mon père de rester chez eux pour être soigné, mais mon père n'a pas voulu, parce qu'il avait peur. Une fois arrivé à la maison, il dit qu'il se sentait mieux.

« Je ne sais pas s'il guérira tout à fait. »

Dans une deuxième lettre, ce même négociant dit à son frère :

(1) Les Japonais appelaient les Portugais et les Espagnols « Nanban », c'est-à-dire « peuples sauvages du sud ».

« Depuis votre visite, mon père va beaucoup mieux, et, si vous le pouvez, tâchez de revenir, car il a été si content de vous voir.

« Ce matin j'avais l'intention de porter encore mon père chez les Nanban ; mais justement l'un d'eux est arrivé chez nous et il a été très bon. Il a encore pansé mon père comme la première fois et m'a dit : « Ce n'est pas la peine de vous fatiguer à venir à l'église de Nanban-ji. Je viendrai moi-même chez vous dans trois jours. »

« Maintenant j'ai grande confiance dans les Nanban. Il ne pouvait parler très bien le japonais, mais j'ai compris sa sympathie et j'estime ce Nanban.

« Je ne savais rien des Yasso jusqu'à présent et je ne les aimais pas parce qu'ils ont des cheveux tout frisés et la figure couverte d'une grande barbe toute frisée aussi ; on ne peut pas voir leur figure, mais seulement leurs yeux qui sont très brillants. Mais j'ai regardé sa figure, aujourd'hui, très attentivement, et quand il a parlé il avait l'air très sympathique et maintenant j'ai beaucoup de confiance en eux. Il m'a invité à aller écouter ses sermons quand mon père sera guéri. J'ai accepté parce que je suis très reconnaissant de leurs soins.

« KANAYAMA-ROKOUHÉMON. »

Lettre manuscrite conservée dans un temple bouddhiste Tenno-dji, à Osaka (1). Il n'y a pas d'autres lettres de Kanayama et on ignore s'il s'est fait chrétien.

Dans le journal inédit de Matsouo-Ranyen nous trouvons l'anecdote suivante relative aux « Nanban » : Nanban-no-Hanashi — Tonarino-Kimisanga-Katarou (racontée à Matsouo (2) par une voisine, Mme Kimi) :

« La fille d'une marchande de riz de Foushimi eut, au-dessus de l'œil, un furoncle qui grossit démesurément et la faisait cruellement souffrir. Elle alla chez un méde-

(1) Cette lettre est inédite.

(2) Matsouo était un savant confucianiste de Kioto.

cin japonais qui déclara le mal grave et lui prédit que peut-être elle perdrait l'œil.

« La mère, très inquiète, multipliait en vain les prières au temple d'Inari. Sa fille criait de douleur et se croyait sur le point de mourir. Un voisin leur dit : « J'ai entendu dire que les Nanban sont très habiles en chirurgie : allez donc les consulter. » La mère et la fille se récrièrent parce que les Nanban étaient chrétiens. La fille disait : « Je préfère mourir. »

« A force d'insistance, le voisin finit par les persuader.

« On porta la jeune fille en palanquin à l'église des Nanban. Un de ceux-ci, qui avait une grande barbe et des cheveux frisés comme un babouin, vint les recevoir. Il parlait d'une voix très douce tout à fait en contraste avec sa figure. Il leur offrit de rester. « Oh ! non, fit la jeune fille apeurée. » La mère et le voisin, après s'être consultés, la firent rester et restèrent avec elle. Il était environ dix heures du matin. Le Nanban mit un médicament sur le furoncle, puis il prit la mère et le voisin à part et leur dit : « Il faut ouvrir le furoncle et cela guérira sûrement, mais la marque restera. Cela vous convient-il ? » La mère et le voisin prirent la chose sur eux et répondirent : « Si l'œil est sauvé, la marque importe peu. »

« Ils avaient là un certain courage, car au fond d'eux-mêmes ils se rappelaient la sentence du médecin japonais et doutaient du « Nanban », qui leur dit encore : « Couvrez les yeux de la jeune fille ; qu'elle ne sache pas que c'est le « Nanban » qui va faire l'opération. »

« Ainsi fut fait. Il apporta alors un canif et très rapidement ouvrit l'abcès. Le pus s'échappait en abondance ; la jeune fille criait beaucoup ; sa mère et le voisin, tout en la calmant, se gardèrent bien de lui dire qui avait fait l'opération et lui laissèrent croire que c'était un médecin japonais.

« Vers quatre heures de l'après-midi, les souffrances de la jeune fille s'étaient calmées ; ils s'en retournèrent

tous trois chez eux. Ils avaient beaucoup remercié et promis de revenir, mais le missionnaire avait dit : « Ne prenez pas cette peine ; j'irai chez vous. » En effet, il alla quatre fois visiter la malade ; de Foushimi à Nanban-ji (église des Nanban) la distance était d'environ trois milles. Cinq jours plus tard, la jeune fille était presque complètement guérie. Sa mère, profondément reconnaissante, se fit chrétienne avec elle et voulut offrir le riz aux « Nanban » aussi longtemps qu'ils restèrent dans le pays. Elles ne manquaient pas, elle et sa fille, de faire leur éloge à tous les voisins, disant : « Les « Nanban » sont très laids ; on ne peut pas distinguer leur figure de leur barbe ou leur barbe de leur figure, et leurs yeux sont très brillants ; mais ils ont une voix très douce et ils sont très bons, très habiles en chirurgie ; et ils vont si vite pour faire les opérations ! Ils ont des médicaments merveilleux ; si vous êtes malades, allez chez eux.

« A leur religion, nous ne comprenons rien, mais le « Nanban » nous a demandé de nous faire chrétiennes et, par reconnaissance de la guérison de ma fille, nous avons accepté. » (Matsouo-Ranyen. Ranyen-Zoui-Hi-Tsou. (Journal de Matsouo-Ranyen.)

Nous ne saurions dire exactement ce qu'était la chirurgie des « Nanban » à cette époque ; elle n'était peut-être pas très avancée, mais deux certitudes ressortent clairement des documents de ce temps : 1° La chirurgie des missionnaires était de beaucoup supérieure à celle des médecins japonais qui avaient étudié la médecine et la chirurgie chinoises ; 2° cette science médicale fut pour les missionnaires un puissant instrument de propagande.

Oda créa aussi un jardin pour y cultiver les plantes médicinales (1569). Il le mit dans la montagne Ibouki (province d'Omi). Cette montagne est très renommée pour ses plantes et ses arbres médicinaux.

Les Pères avaient apporté 3.000 sortes nouvelles de plantes médicinales pour les acclimater dans ce jardin.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, Toyotomi-Hideyoshi interdit la religion catholique et détruisit l'église, mais quelques catholiques japonais qui habitaient Osaka et Sakai (près de Osaka) avaient appris la médecine avec les Pères et les remplacèrent comme médecins après leur départ.

CHAPITRE IX

Deux ambassadeurs japonais à Rome

(Ito-Yoshikata ; Hasekoura Rokouhémon)

Deux ambassades japonaises furent envoyées à Rome.

La première le fut par les gouverneurs Ottomo, Arrima et Omoura.

Nous l'avons déjà dit, le gouverneur Ottomo, après avoir étudié le christianisme, en avait un peu compris la haute morale ; il était devenu un sincère chrétien et le seul de son rang. Ce fut lui qui provoqua l'envoi de cette ambassade, après s'être assuré le consentement et la participation de deux autres gouverneurs.

L'ambassadeur choisi fut Ito-Yoshikata, qui s'embarqua avec sa suite à Nagasaki, le 20 février 1582. Il passa par Amoï, Malacca, Goa, le cap de Bonne-Espérance, Lisbonne.

A Madrid, il vit le roi Philippe II, puis se réembarqua à Alicante, débarqua à Livourne, traversa Pise, Florence et parvint enfin à Rome où il fut reçu par le pape Grégoire XIII.

Peu après, celui-ci mourut et Ito assista au sacre de Sixte-Quint. Au retour, il toucha Venise, Milan, Gênes, Barcelone, Madrid, Lisbonne et arriva au Japon le 20 juillet 1590 pour trouver le catholicisme interdit.

De toutes façons cette ambassade ne pouvait avoir grande portée. Ito était un homme médiocrement intelligent ; il rapporta très peu de renseignements et sa mission n'eut aucun résultat pour la vie japonaise.

La deuxième ambassade, composée de Hasekoura-Rokouhémon et du missionnaire espagnol Sotelo, fut envoyée, avec l'autorisation du Shogoun, par Daté, gouverneur de Sendai. Celui-ci, homme très ambitieux, projetait une expédition à la Nouvelle-Espagne. Sa secrète intention en envoyant un ambassadeur en Espagne était

de connaître la force des peuples catholiques ; officiellement, il s'agissait d'une mission purement religieuse et Sotelo n'était pas mécontent de montrer à Rome combien il était influent lui-même au Japon puisqu'il avait été choisi pour présenter l'ambassadeur.

Ils s'embarquèrent dans la baie de Tsouki Oura (province de Sendaï), le 28 octobre 1613. Ils touchèrent Luçon, Acapulco (Nouvelle-Espagne), Saint-Jean-d'Ulloa, Cuba, San-Lucar, Séville et Madrid, où ils remirent au roi Philippe III un message de Daté. Ils quittèrent l'Espagne par Barcelone, touchèrent Savone, Gênes, arrivèrent à Rome le 29 octobre 1615 et y furent reçus solennellement. L'ambassadeur Hasékoura, particulièrement bien traité par le pape Paul V, fut baptisé et reçut le titre très honorifique de citoyen romain.

Pour retourner au Japon, les envoyés suivirent le même chemin et arrivèrent dans la baie de Tsouki-Oura le 22 septembre 1620.

En mettant le pied sur le sol japonais, ils apprirent que le catholicisme était une fois encore interdit.

Le gouverneur de Sendaï, Daté, fit venir Hasékoura et lui transmit les ordres formels du Shogoun : pas un mot en public sur tout ce qui touchait au catholicisme. Hasékoura obéit.

Daté-Massamouné, déjà gravement malade, mourut peu après et son fils lui succéda.

Un jour, Hasékoura, invité chez le nouveau gouverneur, y fit, en présence de nombreux personnages officiels, une sorte de conférence sur les choses d'Espagne et de Rome, sans toucher, bien entendu, aux questions religieuses. Il se borna à raconter son émerveillement devant les magnifiques édifices de Rome, ses voies publiques larges et superbes, les grandioses cérémonies auxquelles avait donné lieu son entrée dans la ville. Il parla du pape Paul V qui l'avait si bien traité et montra son diplôme de citoyen romain ; il cita aussi Philippe III, roi d'Espagne, et exprima ses regrets que les relations

avec les étrangers dussent cesser juste au moment où l'on venait de constater, de l'autre côté de la terre, l'existence de pays merveilleux dont il eût été si intéressant de connaître les mœurs et les coutumes, très différentes de celles du Japon.

Hasékoura était un homme d'une remarquable intelligence et ses récits firent grande impression sur ses auditeurs qui lui conseillèrent de les publier. Il promit de le faire, avec l'autorisation du gouvernement, et d'écrire au moins ses souvenirs de voyage afin d'initier le peuple japonais à l'existence de ces pays étonnants.

Malheureusement il tomba malade et la mort le surprit avant qu'il eût pu réaliser son projet.

Bien que Hasékoura observât toujours un silence absolu sur les questions religieuses, son ambassade eut beaucoup plus de portée et de résultats que la précédente. Avant sa mort, il eut encore avec ses amis de la province de Sendaï de longs et fréquents entretiens, au cours desquels il leur donnait force détails sur son voyage. Sa valeur personnelle donnait un poids particulier à ses récits qui ne furent pas oubliés et qui éveillèrent chez ses compatriotes, avec une grande curiosité, un vif intérêt pour les choses d'Europe.

Toute la partie nord du Japon était peu civilisée ; la province de Sendaï l'était un peu plus que celles qui l'entouraient. Ses habitants, très sensibles aux merveilles racontées par Hasékoura, n'hésitaient pas à faire un long voyage pour se rendre à Nagasaki et s'y mettre en contact avec les Européens. Jusqu'à l'ère de Méïji, il y eut dans cette province de nombreux savants de l'école hollandaise et on attribue ce fait à l'influence de Hasékoura. (Shouen-Nikki.) (Journal de Yoshié, fonctionnaire du gouvernement de Sendaï.)

CHAPITRE X

Seïyo-Kiboun, de Araï-Hakouséki

(Notes sur l'Océan occidental)

Hakouséki était le plus illustre historien de l'époque des Tokougawa. Son influence morale était prépondérante à la cour du Shogoun et l'autorité de son nom très grande dans le pays.

Un épisode marquant de la vie de Hakouséki est sa rencontre avec le P. Sidotti, missionnaire italien, qui, en 1708, osa s'aventurer seul au Japon pour tenter d'y prêcher la religion chrétienne. Arrêté dans la province de Satsouma, il fut envoyé à Yeddo et remis aux mains de Hakouséki pour être interrogé. Hakouséki eut des entretiens fréquents avec lui.

Dans un de ses ouvrages, *Seïyo-Kiboun* (Notes sur l'Océan occidental) il nous en a laissé le récit en y ajoutant tous les détails historiques et géographiques sur l'Europe qu'il put tirer du missionnaire.

Le P. Sidotti parlait à peine le japonais et les difficultés de compréhension furent grandes de part et d'autre. Néanmoins, cette narration est très intéressante à un double point de vue : 1° c'est la première fois qu'un Japonais tente de nous expliquer l'Europe ; 2° Hakouséki nous montre dans quel esprit un Japonais cultivé de ce temps pouvait considérer les doctrines du missionnaire étranger.

Voici, en substance, ce que dit Hakouséki :

« Dans ses discours, l'Occidental employait très souvent le mot « Dieu » qui voulait dire, le créateur du ciel, de la terre et des dix mille choses. Il disait que l'univers ne s'est pas fait tout seul et qu'un créateur l'a fait. Mais alors qui aurait fait ce créateur ? Comment pouvait-il naître, puisqu'il n'y avait rien, ni ciel, ni terre ? Et si le créateur pouvait se faire de lui-même, est-ce que le

ciel et la terre ne pouvaient pas en faire autant ?

« Puis l'Occidental soutenait qu'avant la création de l'univers, il y avait un paradis pour les hommes bons. Mais comment les hommes pouvaient-ils être bons ou mauvais puisqu'il n'y avait encore ni ciel, ni terre ?

« Beaucoup de choses qu'il disait sur le commencement de la création, sur les hommes, sur le paradis et l'enfer sont simplement empruntés au bouddhisme. Il disait aussi que son Dieu était très bon ; que, pour sauver les hommes criminels qui avaient désobéi à ses lois, ce Dieu s'était fait homme, trois mille ans plus tard, sous le nom de Jésus, et avait voulu racheter ainsi leurs crimes. Cela me paraît enfantin. Aujourd'hui, un juge peut considérer l'homme qu'il est chargé de juger sous un aspect favorable et lui accorder le pardon ou une atténuation de sa peine. Alors, quand il s'agit de Dieu, qu'est-ce qui pouvait bien l'empêcher soit de pardonner tout à fait, soit de diminuer la punition, puisqu'il était lui-même l'auteur des lois enfreintes ? »

En dépit de cette divergence de vues, Hakouséki, qui était un grand caractère, ne pouvait se défendre d'admirer le courage et la foi de ce missionnaire, en qui il voyait une sorte de soldat, obéissant, à travers tous les périls, au chef qui l'avait envoyé au Japon.

Il disait que l'Occidental parlait de toutes choses avec une grande sagesse, mais que, dès qu'il abordait la religion, la folie remplaçait la sagesse dans sa bouche et qu'il devenait inintelligible.

Malgré l'estime qu'avait pu lui inspirer le P. Sidotti au cours de leurs relations, Hakouséki, dans le rapport qu'il rédigea pour le Shogoun, concluait à l'une des trois sanctions suivantes : l'expulsion, la prison ou la mort. Personnellement, il penchait pour la première. Ce fut la seconde qui l'emporta et l'infortuné missionnaire mourut en prison, après plusieurs années de captivité. (Haga-Yaïtchi. Nippon-Boungakou-Shi. *Histoire de la littérature du Japon.*)

CHAPITRE XI

Caractères de la première époque (1543-1640)

Cette première époque fut celle de l'influence des Portugais et des Espagnols. Les commerçants étrangers étaient peu nombreux : c'étaient surtout des missionnaires qui venaient au Japon. Ce premier contact entre les Européens et les Japonais fut difficile. Les Portugais et les Espagnols ne furent pas très bien traités parce qu'ils voulaient avant tout faire de la propagande religieuse ; le commerce était pour eux secondaire.

Malgré difficultés et périls, les missionnaires persistèrent et leur courage fut vraiment admirable ; les moyens qu'ils employaient étaient quelquefois habiles (chirurgie), mais ils eurent le grand tort de se mêler de politique. Cette ingérence était d'ailleurs dans l'esprit de leur ordre. Le Shogoun Oda-Nobounaga ne comprit pas l'esprit des Jésuites. Le Shogoun Toyotomi-Hideyoshi comprit mieux et jugea que le catholicisme était nuisible au Japon : il l'interdit (1589)

Le Shogoun Tokougawa-Iyeyasou pensa que la religion étrangère portait préjudice à la politique intérieure, mais que cependant la présence des missionnaires portugais et espagnols était très nécessaire à l'avancement de la civilisation. Il ne pouvait se résoudre à prendre une décision : ce fut la politique de l'hésitation (1600).

Le deuxième Shogoun Tokougawa-Hidetada interdit le catholicisme, mais plutôt en principe qu'en réalité (1620).

C'est sous le troisième Shogoun Tokougawa Iyemitsou que le catholicisme fut exterminé (1640).

De 1543 à 1640, les Portugais et les Espagnols enseignèrent beaucoup de choses aux Japonais, nous l'avons vu : l'usage des mousquets (1543) ; la chirurgie des missionnaires (1549) ; en littérature les Fables d'Esope (1555) ;

la construction des châteaux-forts (1570) ; l'astronomie (livre d'astronomie traduit en japonais) (1579) ; en géographie, la première carte du monde (1582).

Les Portugais et les Espagnols échouèrent dans leur entreprise religieuse, mais leur influence fut grande sur la vie japonaise et les Japonais leur doivent une vive gratitude comme à leurs premiers éducateurs dans la civilisation occidentale.

DEUXIÈME ÉPOQUE (1640-1720)

CHAPITRE I

Etablissement des Hollandais au Japon

Le premier Hollandais qui vint au Japon (1585) se nommait Dirk Gerritz ; il fit le voyage sur un navire portugais. De retour dans son pays, il parla beaucoup du Japon au gouvernement hollandais, qui y envoya quatre navires sous la conduite de l'amiral Jacques Mahu. En route, ils essuyèrent de grandes tempêtes, et un seul vaisseau, le *Liefde*, arriva en avril 1600, à l'île Kiouïou (province de Bungo). Sur ce vaisseau se trouvaient deux Anglais naturalisés Hollandais : William Adams et Jean Yansten ; et deux Hollandais : Jacob Quakernaak et Malehior Sandwoort. Les deux premiers se fixèrent à Tokio et devinrent conseillers du gouvernement du Shogoun pour les affaires européennes ; les deux autres retournèrent en Hollande.

En l'année 1607, deux autres vaisseaux hollandais, le *Roode Lecuw* et le *Griffien*, vinrent au Japon, au port de Hirato (1). Un Hollandais, Jacques Speez, et quelques autres débarquèrent et arrivèrent jusqu'à Tokio. Ils s'y rencontrèrent avec le Shogoun Tokougawa-Iyéyasou, de qui ils reçurent l'autorisation écrite de faire du commerce avec les Japonais (25 juillet 1609) ; ce document est connu sous le nom de Goshuin-jo.

Jacques Speez demeura en qualité de consul à Hirato, port dans l'île Kiou-Siou ; les autres reprirent la mer le 3 octobre. A dater de cette année 1609, les Hollandais entretenirent donc des relations commerciales régulières avec les Japonais.

(1) Les Japonais prononcent indifféremment Hirado ou Hirato.

L'année suivante, un Hollandais, Hendrik Brouwer, vint aussi à Hirato. Celui-ci et Jacques Speez jouèrent un rôle important dans les affaires hollando-japonaises de leur temps.

Les Anglais envoyèrent aussi un vaisseau au Japon, le *Clove*, dont le capitaine était John Saris. Ils débarquèrent au port de Hirato le 11 juin 1613.

William Adams, installé à Tokio, servit d'interprète et conduisit John Saris chez le Shogoun Tokougawa-Iyéyasou. De même que leurs prédécesseurs, ces nouveaux venus obtinrent l'autorisation Goshuin-Jo.

L'Anglais Richard Cocks se fixa à Hirato, comme Jacques Speez.

Au début, les Anglais et les Hollandais s'entendirent parfaitement, mais peu à peu la concurrence commerciale les divisa et, au bout de deux ans, ils étaient ennemis.

Les Hollandais eurent le dessus ; les Anglais abandonnèrent leurs prétentions à la suprématie et quittèrent Hirato.

Les Hollandais durent leur succès à leur entente des affaires ; ils avaient compris très vite ce qu'il était avantageux d'apporter au Japon (1) : des objets nouveaux susceptibles d'exciter la curiosité, et ils n'apportaient que cela.

Les Hollandais, désirant faire chasser les Portugais et les Espagnols, prétendirent que ces gens étaient des Jésuites déguisés et qu'ils espionnaient le Japon, tandis qu'eux, Hollandais, venaient simplement pour faire du commerce. Le gouvernement du Shogoun interdit le catholicisme.

En 1637, eut lieu une insurrection des catholiques à Shimabara. Un négociant hollandais vint en aide à l'ar-

(1) Les Anglais apportaient à peu près les mêmes articles, mais en moins grande quantité, avec un choix moins varié, et ils les vendaient beaucoup plus cher.

méc du gouvernement ; il fournit des navires, des canons et de la poudre sans en vouloir accepter le paiement. Quelques Hollandais se joignirent même à l'armée pour tirer le canon. Après que l'insurrection fut réprimée, les Hollandais eurent toute la confiance du gouvernement shogounal et les Portugais abandonnèrent le pays, ainsi que les Espagnols.

LES HOLLANDAIS A DESHIMA DEPUIS 1641

En 1641, le gouvernement du Shogoun ordonna aux Hollandais qui se trouvaient à Hirato de quitter ce port et de se fixer tous à l'île de Deshima (1).

Les objets que les Hollandais apportaient au Japon étaient des tissus de coton, des tapis, des couvertures, du cuir, des médicaments, des produits chimiques pour la teinture, des eaux de senteur, du verre, des lunettes, de la peau de requin, de la gomme, du sucre, du vin, de la cire, de la corne, des miroirs, des horloges, de l'ivoire.

Les objets que les Japonais fournissaient aux Hollandais étaient du cuivre, de l'or, du camphre, de la porcelaine, des objets d'art en laque, de la soie, des paravents, du papier, etc.

L'extrait suivant du journal de Sano-Gohémon, négociant à Nagasaki, donnera une idée des prix que payaient les Japonais. Une horloge coûtait 300 ryo, ou environ 1.500 francs. (Un ryo valait presque 2 yens, et un yen valait à peu près 2 fr. 50.) Un tapis coûtait 100 ryo ; une couverture 80 ryo. Ce sont là quelques exemples, on en peut trouver beaucoup d'autres.

Il y avait dans l'entrepôt d'Osaka pour 500.000 ryo de morceaux de cuivre qui servaient à payer leurs marchandises aux Hollandais ; ils furent épuisés dès la première année.

(1) Le gouvernement fit aménager dans le port de Nagasaki un îlot qui fut assigné comme unique lieu de résidence aux Hollandais. Cette île s'appela Deshima.

Nous ne doutons pas que les Hollandais aient réalisé au début d'énormes bénéfices à venir faire du commerce au Japon, où les indigènes achetaient les objets nouveaux à n'importe quel prix. Les Hollandais gagnèrent donc beaucoup plus que les Japonais ; mais, peu à peu, ceux-ci acquirent de l'expérience et le gouvernement du Shogoun, voyant le cuivre diminuer au Japon, limita par un traité, le commerce avec les Hollandais. (Vers la 8^e année de l'ère de Ghenrokou, 1685.) Ils ne devaient plus envoyer au Japon que cinq navires par an et leur bénéfice total ne devait pas dépasser 50.000 ryo.

En 1715, un nouveau traité du gouvernement du Shogoun — le traité de Shotokou — stipula que deux navires hollandais seulement viendraient au Japon et une seule fois par an.

Le gain des Hollandais fut, en conséquence, fortement diminué, mais jusqu'à l'époque de Méïji, ils continuèrent à envoyer au moins un bateau par an au Japon. Il est donc clair qu'ils trouvaient un bénéfice suffisant à ces lointaines expéditions. (G. Foukoutchi. Nagasaki-Sanbiyakou-nen. Trois cents ans de Nagasaki.)

(U. Tagoutchi. Nippon-Shoghio-Shi. Histoire du commerce au Japon.)

CHAPITRE II

Science militaire européenne (1650)

En 1650, un navire hollandais vint directement de Hollande à Nagasaki.

Le capitaine, Nicolas Koekbakker, se rendit à Tokio. Il fut reçu par le Shogoun, lui fit valoir l'utilité de la science militaire des Européens et lui offrit de l'enseigner aux Japonais.

Le Shogoun Tokougawa-Yetsouna, reconnaissant, accepta. Deux officiers japonais, Hojo Masafousa et Youri Yasoutoshi, furent chargés de la direction des travaux. Ils construisirent sept fortifications dans le port de Nagasaki. Ces fortifications étaient très primitives ; elles consistaient surtout en talus de pierres sur lesquels on juchait les canons.

La même année, un fonctionnaire du Shogoun, Inoué, fabriqua six canons de 20 livres seulement chacun. Ces canons étaient en cuivre et avaient environ 2 mètres de long.

Inatomi et Hagino, également fonctionnaires, en firent vingt autres, mais ces trois usines de construction produisaient des canons un peu différents dont le tir aussi était différent.

On y fabriquait également des mousquets d'environ 1 mètre de long et de 1 cent 51 de diamètre. (P. Naroushima, Tokougawa. Choses de l'époque de Tokougawa.)

Ces dimensions variaient un peu d'une usine à l'autre, mais fort peu. Ces mousquets étaient très primitifs. Le soldat portait avec lui, enroulés autour du mousquet, la mèche et le briquet, mais quand il pleuvait ou venait, la mèche était mouillée ou la flamme s'éteignait et l'arme devenait inutile. C'est pourquoi les « Catana » (sabres japonais) et les lances, ainsi que l'arc et les

flèches furent conservés, mais un nouvel ordre de bataille fut introduit.

NOUYEL ORDRE DE BATAILLE DES JAPONAIS

A la guerre, l'ordre de bataille était le suivant : Les premières lignes étaient formées des soldats armés de mousquets ; en seconde ligne venaient les archers ; en troisième, les soldats armés de lances et, enfin, toujours en dernière ligne, les cavaliers. Ceux-ci étaient armés indifféremment de fusils, d'arcs, de lances et de sabres, selon l'habileté de chacun à manier telle ou telle arme. Arrivés devant l'ennemi, les mousquetaires s'arrêtaient à la distance suffisante pour la portée de leur mousquet (environ 33 mètres) et tiraient plusieurs coups. Quand leurs mousquets étaient déchargés, les soldats s'écartaient en ordre, la moitié s'étendait en éventail vers la droite, l'autre moitié vers la gauche. La place était ainsi dégagée pour la ligne suivante. Les archers s'avançaient et prenaient la place des mousquetaires, puis, à leur tour, après avoir tiré, imitant la manœuvre de leurs prédécesseurs, ils s'écartaient à droite et à gauche, en bon ordre. Les soldats armés de piques s'avançaient. Ceux-ci portaient la pique horizontalement devant eux, la main droite demeurant toujours fermée et la main gauche lançant et retirant l'arme toujours maintenue par la main droite. Puis, autour et entre les rangs des piquiers, s'avançaient les cavaliers ; en cas de succès, ils avançaient de plus en plus, sinon ils se retiraient en arrière. Les mousquetaires et les archers ne formaient qu'une partie insignifiante de l'armée. Le gros de celle-ci était représenté par les piquiers et les cavaliers. (H. Kondo. Bouko-Zakki (Choses militaires.)

Il y avait trois écoles de guerre comprenant environ cent élèves chacune. Elles étaient dirigées par trois savants officiers : Yamaga, Naganouma et Koshu.

CONSTRUCTION DE NAVIRES

Sur l'ordre du Shogoun Tokougawa Iyéyasou, deux ingénieurs anglais, William Adams et Jean Yansten, venus au Japon sur un vaisseau hollandais, construisirent cinq navires, jaugeant de 120 à 500 tonnes (1).

Ces navires étaient construits sur un plan géométrique avec trois sortes de bois : sougni (espèce de cèdre), matsou (espèce de pin), rashi (espèce de chêne) ; ils avaient trois mâts, plusieurs petites voiles et une coque assez haute, percée de plusieurs rangées de hublots.

Jusque-là les navires japonais n'avaient qu'un seul mât, une seule grande voile, une coque assez basse, très

William Adams était né dans le comté de Kent. Entré au service de la Compagnie hollandaise de l'Est-Indien, en qualité de capitaine, il quitta la Hollande en 1598 et arriva au Japon en avril 1600. Il était très sympathique au Shogoun Iyéyasou qui lui donna une maison et le combla de faveurs. Il fut le premier Anglais qui vint s'établir au Japon.

Comme il connaissait très bien la langue hollandaise, il était fréquemment délégué à Nagasaki pour traiter avec les Hollandais. Il se fit naturaliser, épousa une Japonaise et prit le nom de famille de sa femme, Mihoura, auquel on ajouta Handjin (capitaine). Par la suite, il fut toujours connu sous le nom de Mihoura-Andjin. Il fit tous ses efforts pour favoriser en toutes choses les Anglais qui venaient à Nagasaki, mais ceux-ci ne purent soutenir longtemps la concurrence des Hollandais et durent quitter le Japon.

Adams en fut très affecté ; il tomba malade et mourut le 16 mai 1620. Une des principales rues de Tokio s'appelle encore Andjin-Matchi (rue du Capitaine), en souvenir de lui. C'est dans cette rue que se trouvait sa maison.

Jean Yansten n'avait pas toute l'intelligence d'Adams ; mais il était très bien vu à la cour shogounale et reçut, lui aussi, le don d'une maison.

Son nom, difficile à prononcer pour les Japonais, fut changé en celui de Yanyoss. Il ne fit pas grand'chose pour les Japonais ; son œuvre principale fut la construction des navires.

Il mourut en 1652. Une rue de Tokio porte également son nom, « Yayésou-Matchi » (rue de Yanyoss).

(Ogasawara. *Kaïgoun-shi* (Histoire navale, 1896).

peu de hublots et ils étaient construits sans aucun plan préconçu. On s'en rapportait à l'expérience du constructeur.

CHAPITRE III

CARACTÈRES DE LA DEUXIÈME PARTIE (1640-1720)

C'est l'époque du commerce et non plus de la religion. Les Hollandais établis à Deshima se souciaient peu de propagande religieuse et dénigraient beaucoup les Portugais et les Espagnols.

Ils disaient : « Nous sommes venus ici pour faire du commerce et non de la prédication religieuse. » C'était tout à fait ce que le gouvernement du Shōgoun désirait et ils furent tolérés.

Ce n'est pas à dire qu'au début les Japonais ne doutassent un peu des Hollandais eux-mêmes, mais le soulèvement catholique de Shimabara vint leur prouver la fidélité de ces Européens qui prirent parti contre les chrétiens.

Après Shimabara même, et par mesure de prudence, le gouvernement shogounal interdit l'étude proprement dite du hollandais et ne permit l'usage de cette langue que pour les relations commerciales.

Les Japonais apprirent des Hollandais à construire les canons, les fortifications (1650), les navires (1659) ; ils leur achetèrent une foule d'objets curieux et tout nouveaux pour eux. Les Hollandais apportaient au Japon des horloges, des médicaments, du verre, des lunettes, des tapis, du coton, des couvertures, du cuir, des produits chimiques pour la teinture, des eaux de senteur, de la peau de requin, de la gomme, du sucre, du vin, de la cire, de la corne, des miroirs, de l'ivoire.

Les Japonais apprirent peu dans les livres, durant cette période qui fut une période d'éducation pratique.

TROISIÈME ÉPOQUE (1720-1810)

CHAPITRE I

Autorisation de l'étude du hollandais

En 1720, un « tsoushi » (interprète), nommé Aoki, et deux de ses amis, Nishi et Yoshio, sollicitèrent du gouvernement du Shogoun l'autorisation d'étudier le hollandais. (Voir la note.)

Malgré l'opposition des fonctionnaires, le huitième Shogoun, Tokougawa Yoshimouné, autorisa l'étude du hollandais. Ce fut là un événement important : le Japon fut, dès lors, ouvert aux influences européennes (1720).

DEMANDE ADRESSÉE AU GOUVERNEMENT, EN VUE D'OBTENIR

L'AUTORISATION D'ÉTUDIER LA LANGUE HOLLANDAISE

C'est une lettre inédite qui émane de Aoki, de Nishi et de Yoshio, collectivement ; en voici le texte (1) :

« Nous sommes des tsoushi (interprètes) de Nagasaki, autorisés par le gouverneur de cette ville et désignés par lui pour nous occuper des affaires commerciales avec les Hollandais.

« Nous avons pu constater que les Hollandais sont un peuple extraordinairement intelligent ; ils ont beaucoup d'instruments très nouveaux, très étonnants, et ils possèdent beaucoup de livres que nous ne connaissons pas, mais qui nous paraissent très intéressants. Nous pensons que nous instruire par les Hollandais serait très utile pour la société du Japon. Nous croyons que les Hollandais ne sont pas un peuple très religieux ; ils ne chercheront pas à nous imposer leur religion et nous n'aborderons jamais les questions religieuses. En conséquence, ayez la bonté de nous permettre d'apprendre à lire la langue hollandaise, pour que nous puissions

(1) Cette lettre se trouve aujourd'hui en la possession d'un habitant de Nagasaki, M. Ono-Kimpêi.

nous instruire dans les choses d'Europe. Si cela devenait nuisible, nous cesserions aussitôt. Nous ne désirons pas ceci pour notre intérêt personnel ; en toute sincérité, nous pensons à l'intérêt du Japon.

« (Juillet 1719).

« Signé : AOKI-BOUNZOU ; NISHI-ZENZABOURO
YOSHIO-KOSAKOU.

« Adresse : Koubo-Sama-Gokérai-Ontchou.

« (MM. les fonctionnaires du Cabinet du Shogoun, à Tokio). »

Cette lettre fut envoyée par l'intermédiaire du gouverneur de Nagasaki, avec son approbation.

ÉCOLE HOLLANDAISE

Aoki, premier savant en langue hollandaise

Aoki fut le premier savant en langue hollandaise.

Il publia, en 1723, deux livres : Oranda-Monji-Ryakko (Lettres de la langue hollandaise) et Orandâ-Goyakou (Méthode élémentaire de traduction pour l'étude de la langue hollandaise).

Dans le premier ouvrage, pour l'étude de la prononciation hollandaise, il eut recours au katakana, genre d'écriture imité du chinois, adopté par les Japonais, vers l'an 200 après Jésus-Christ. Mais un petit nombre de sons ne purent être reproduits à l'aide du katakana.

L'ouvrage comprend trois chapitres : 1° Comparaison de la prononciation hollandaise avec le katakana ; 2° Etude de l'écriture hollandaise ; 3° Traduction de 300 substantifs hollandais en japonais, dans l'ordre du katakana.

Le deuxième ouvrage comprend deux chapitres : 1° Explication sommaire de la grammaire hollandaise ; 2° Exposé d'une méthode de lecture. Procédés (1) em-

(1) Il faut d'abord trouver la signification de tous les substantifs, puis l'imagination aidant, établir une corrélation logique entre ces différents mots. Si une phrase n'est pas claire, il faut

ployés par l'auteur pour découvrir la signification des idiotismes. Explication des quatre cas. Les formes de conjugaison du verbe en relation avec la phrase. Explication de quelques conjugaisons difficiles.

Ce livre fut composé en collaboration avec un Hollandais venu à Nagasaki pour y faire du commerce.

MAHENO-LIOTAKOU (1737)

Aoki eut un grand nombre d'élèves. Le plus marquant fut Maheno-Liotakou, secrétaire du gouverneur de la province de Boungo. Il connaissait parfaitement la médecine chinoise et pouvait lire presque tous les ouvrages médicaux chinois (1).

Il en existait de nombreux décrivant l'organisation intérieure du corps humain, mais ils n'avaient pour base que des hypothèses plus ou moins vraisemblables, car le confucianisme s'opposait à la pratique de l'anatomie, ce qui explique l'ignorance chinoise.

passer outre et les phrases suivantes viennent éclaircir le sens de la phrase omise.

La grammaire a bien son importance, mais l'imagination et l'intelligence en ont davantage pour apprendre à lire le hollandais. Quand on ne fait que commencer à apprendre le hollandais, il ne faut pas s'arrêter aux petites difficultés de chaque mot, mais être satisfait d'une compréhension générale de la langue. Aoki parle ici de la lecture. S'il s'agit d'apprendre la pratique de la langue, ses procédés sont tout différents : « Il faut alors, dit-il, écouter beaucoup les Hollandais et répéter leurs paroles. »

(1) La médecine chinoise pratiquée à cette époque au Japon n'avait que des connaissances anatomiques enfantines. Selon elle, le corps humain contenait une sorte d'organe, à la fois cœur et poulmon, nommé Haï-zo ; un estomac, I-zo ; un foie, Kan-zo. Le siège de la pensée se trouvait dans la poitrine. Les Chinois n'avaient pas une idée très nette de la situation des divers organes dans le corps. On ne soignait les malades qu'avec les médicaments indiqués par une longue expérience. Leur médecine était avant tout empirique ; néanmoins, ils étaient assez habiles.

(Y. Foujikawa. *Oranda-Igakou-no-Hajimé* (Essai sur l'origine de la chirurgie hollandaise).

Un jour, l'ami de Maheno, Sakahe-Oshi, ayant trouvé un livre médical hollandais, demanda à Maheno s'il pourrait le déchiffrer et lui montra les gravures que contenait le livre. Sakahe jugea, pour sa part, l'entreprise trop difficile, et l'estima également impossible pour Maheno qui, âgé de quarante-sept ans, lui paraissait trop vieux pour commencer l'étude du hollandais.

Cependant, Maheno résolut d'apprendre la langue étrangère. Il fit secrètement deux voyages à Nagasaki, y devint l'élève d'Aoki et, grâce à son énergie, fit de rapides progrès. Il passait tout son temps parmi les livres hollandais qu'il avait pu recueillir, et s'efforçait d'en faire la lecture. « Maheno, disait-on, est devenu le spectre du hollandais », et beaucoup se moquèrent de lui. Sa femme lui reprochait de se consacrer à une étude inutile, et d'avoir préféré la pauvreté dans laquelle il était tombé, à sa situation de secrétaire du gouverneur. Finalement, elle le quitta. Mais Maheno persévéra et devint aussi savant que son maître Aoki. Quand celui-ci mourut en 1737, il lui succéda, et continua d'enseigner le hollandais aux Japonais. (Journal inédit de Maheno. Journal inédit de Soughita.)

SOUGHITA

Dans la province de Wakasa vivait un chirurgien du nom de Soughita-Ghenpakou qui, ayant fait la connaissance de Maheno-Liotakou, avait examiné avec lui des livres de chirurgie hollandaise.

Lors d'une exécution capitale à Kotsouka-Bara (place publique de Tokio) Soughita et Maheno furent autorisés par le gouverneur à faire la dissection du corps du supplicié. (Y. Foujikawa. Oranda-Igakou-No-Hajimé. Essai sur l'origine de la chirurgie hollandaise.)

(Correspondance entre Souhita et Maheno. Cette correspondance se trouve aujourd'hui entre les mains des descendants de Soughita.)

Soughita et Maheno constatèrent que l'anatomie, telle

qu'elle était enseignée dans le livre hollandais, était plus exacte que dans les livres chinois et japonais. Ils résolurent d'apprendre la chirurgie hollandaise et, liés d'amitié depuis ce jour, ils firent ensemble l'étude de la langue hollandaise, en même temps qu'un autre ami de Soughita, du nom de Katsura-Kaoa-Hoshu. Ils débutèrent par l'étude d'un ouvrage hollandais : « Tafel anatomia ». Ils triomphèrent de toutes les difficultés et achevèrent, en quatre ans, la traduction de cet ouvrage qu'ils appelèrent « Kaitai-Shinsho ». (Nouvelles explications d'anatomie, en 4 fascicules. 1774.) Saito-Hisho, Soughita-Ghenpakou-no-den. Biographie de Soughita-ghita-Ghenpakou.)

DIFFICULTÉS DE TRADUCTION

Dans son journal, Soughita nous entretient longuement de cette traduction de Tafel anatomia qui fut des plus laborieuses.

Par exemple, au sujet du nez, il y avait un mot : « knoop » que ni lui ni ses amis ne comprenaient. Ils ne possédaient qu'un tout petit dictionnaire hollandais, où ils trouvèrent deux explications à « Knoop », l'une : cicatrisation d'une branche coupée, l'autre : rassemblement des poussières. Ils ne purent s'entendre sur l'explication à choisir et la discutèrent deux jours entiers. Maheno soutenait que « knoop » était un autre nom pour le nez, parce que, disait-il, quand on coupe une branche d'arbre, la coupure sèche en s'arrondissant un peu, en faisant saillie, et les poussières rassemblées font aussi une sorte de tas, une bosse... tout comme le nez au milieu de la figure.

Soughita convint que Maheno avait un peu raison, mais, ajouta-t-il, il n'est pas nécessaire d'avoir deux noms pour le nez ; si c'est un autre nom du nez, il y en a beaucoup trop dans le chapitre. Soughita pensa que c'était une chose saillante et, quand on lisait la phrase avec ce sens, elle était très compréhensible, mais il avait fallu deux jours pour la comprendre.

Lorsqu'un mot était par trop difficile, on l'encadrait dans une sorte de parenthèse japonaise qui a la forme d'une bride, et on le remettait à plus tard ; on appelait cela des « koutsouwa-monji » (mots bridés). Au début de la traduction, les pages étaient presque entièrement couvertes de « koutsouwa-monji », mais les deux amis, pleins de zèle, inscrivaient ces mots à part, sur des bouts de papier, les portaient sur eux, et y pensaient toute la journée. Peu à peu, à force d'efforts, les pages finirent par s'éclaircir, et la traduction se... débrida.

Pourtant, dans un moment de désespoir, Soughita écrivit un jour : « Kaji, naki, founeno taikai ni nori ». C'est-à-dire : « Je suis comme un petit bateau sans gouvernail, sur une grande mer ! » Cette phrase est restée célèbre. Beaucoup de professeurs de langues étrangères l'emploient quand ils veulent encourager les étudiants qui, eux, ont cependant à leur disposition, tant et tant d'excellents dictionnaires.

Deux ans après, Soughita écrivit encore dans son journal : « Aujourd'hui, la traduction m'est devenue beaucoup plus facile. » Soughita, Maheno et leurs amis s'assemblaient sept fois par mois, et Soughita nous dit un peu plus tard : « Comme l'assemblée des traducteurs est intéressante ! De même qu'une petite fille attend un jour de fête, j'attends le jour de la traduction ! » (Journal de Soughita.)

TAFEL ANATOMIA

« Tafel anatomia », par Culmes (?) était une série de tableaux en couleur d'anatomie normale accompagnés de quelques explications.

Cet ouvrage fut traduit en japonais (1774). Son influence contribua beaucoup au progrès de la chirurgie et de la médecine.

Les trois traducteurs furent aidés par quelques-uns de leurs élèves : Nakakawa, Kato, Mahedjima.

Cette traduction marque une date dans le développe-

ment de la médecine japonaise et l'étude du hollandais. Elle présente un très grand intérêt au point de vue de l'histoire de la civilisation du Japon.

C'est derrière la chirurgie hollandaise qu'ont pénétré toutes les autres choses de Hollande.

Grâce à cette traduction, un grand nombre de Japonais, obstinés dans leur conservatisme qui, jusqu'alors, demeuraient réfractaires à toute influence européenne, obéirent sans discuter à Mahéno ou à Soughita ; de plus rité de la chirurgie hollandaise ; leur esprit en fut très frappé. Dès lors, dans les cas de maladie grave, ils obéirent sans discussion à Mahéno ou à Soughita ; de plus ils se sentirent attirés par l'étude des choses européennes. Beaucoup d'étudiants s'adonnèrent à l'étude du hollandais, dans le but d'apprendre la chirurgie hollandaise, et ce fut là l'origine de l'étude des sciences venues de Hollande. (Saïto-Hisho. Soughita-Ghenpakou-no-den. Biographie de Soughita-Ghenpakou.)

Une grande impression fut produite dans l'esprit des Japonais et ils se sentirent attirés par l'étude des choses européennes. Beaucoup d'étudiants s'adonnèrent à l'étude du hollandais, dans le but d'apprendre la chirurgie hollandaise, et ce fut là l'origine de l'étude des sciences venues de Hollande. (Saïto-Hisho. Soughita-Ghenpakou-no-den. (Biographie de Soughita-Ghenpakou.)

OTSKI

Otski-Ghentakou, né à Itchino-Seki (province de Sendai), fut un élève de Soughita, à Tokio, puis il se rendit à Nagasaki.

Un Hollandais, resté à Deshima, lui avait enseigné la langue hollandaise. Otski acquit une grande compétence dans l'étude de cette langue et put, après trois ans,

composer un petit livre pratique « Rangakou-Kaïté ». (Livre élémentaire de lecture hollandaise) (1788).

Cet ouvrage comprend trois parties : 1° Otski expose la méthode qu'il a suivie pour apprendre le hollandais ; 2° Il donne quelques notions de grammaire et insiste sur la syntaxe ; 3° L'ouvrage se termine par un dictionnaire comprenant 500 mots, verbes, adjectifs et surtout substantifs, traduits en japonais, et quelques phrases hollandaises d'un usage très fréquent (1).

Ce livre (2) eut un grand succès, et contribua beaucoup à l'expansion de la langue hollandaise.

Otski suivait, pour apprendre le hollandais, une méthode à lui qu'il nous explique dans la première partie de son livre. Il n'existait alors qu'un seul dictionnaire hollando-japonais. Le Hollandais Doeff (3) en était l'auteur. Celui-ci, sachant peu le japonais, n'avait pu faire qu'un dictionnaire très incomplet.

Ce petit livre comprenait quelques adjectifs, les principaux verbes et surtout des substantifs.

Otski faisait une liste de ceux qui se trouvaient dans le morceau à traduire et il en cherchait la signification, puis il cherchait celle des verbes ; quand elle se trouvait dans le dictionnaire, cela l'aidait beaucoup, sinon il tâchait de deviner par la logique du raisonnement, la relation qui pouvait exister entre ces substantifs. Si la première phrase restait incomplète, la seconde, la troisième, etc., venaient bientôt en éclaircir le sens.

Otski disait : « Pour apprendre à lire le hollandais, il faut d'abord tâcher de lire avec l'imagination. » Telle est la conclusion de la première partie.

Dans la seconde, il explique le nom, le verbe, l'adjec-

(1) Les mots hollandais de ces deux ouvrages étaient gravés sur bois en « katakana » et en « kanji », écriture chinoise.

(2) Ce livre existe dans la bibliothèque de l'Université impériale de Tokio.

(3) Hendrik Doeff.

tif, l'adverbe. Il explique la syntaxe. Il dit qu'une proposition est formée d'un sujet et d'un attribut. L'attribut est composé d'un verbe et d'un autre mot. Pour bien comprendre, il faut d'abord trouver la signification du sujet ; ensuite, il faut chercher, dans l'attribut, le substantif ou l'adjectif, en dernier lieu on s'attache à trouver le sens du verbe.

Otski ajoute : « C'est la méthode qu'il faut suivre, parce qu'il n'y a qu'un dictionnaire insuffisant ; s'il existait d'autres dictionnaires, la méthode serait différente. »

Troisième partie. Là, il fait lui-même un petit dictionnaire des noms, verbes, adjectifs et adverbes. Ce petit dictionnaire est le résultat de ses propres recherches et corrige de nombreuses erreurs du dictionnaire de Doeff.

La différence capitale entre le petit livre d'Otski et les livres similaires européens consiste en ce que Otski n'a pas fait de petits exercices d'application pour ses règles, comme on en trouve ailleurs, et qu'il n'a intercalé dans ses chapitres, ni thèmes, ni versions.

DÉVELOPPEMENT DE L'ÉCOLE HOLLANDAISE

Aoki, Maheno, Soughita et Otski furent les quatre principaux représentants de l'école hollandaise. Grâce à eux, l'étude de la langue hollandaise prit un grand développement.

Otski eut quatre élèves qui se distinguèrent particulièrement : Inamoura-Sanpakou, Yamoura-Saisouhé, Hashimoto-Sokitchi, Yasouoka-Ghenchin.

LE DICTIONNAIRE DE INAMOURA-SANPAKOU (1796)

Inamoura, médecin officiel du gouverneur de la province de Inaba (province pauvre située à cinq cents milles au sud de Tokio), entendit un jour le cri d'un marchand de livres annonçant qu'un volume pour l'étude de la langue hollandaise était à vendre. C'était « Rangakou-Kaité », de Otski. Il l'acheta.

Ce livre intéressa vivement Inamoura qui sollicita du

gouverneur un congé pour aller à Yeddo (Tokio), dans le but d'y apprendre le hollandais à l'école de Otski.

Le gouverneur d'Inaba accorda l'autorisation, et y ajouta une forte somme d'argent.

Quatre ans après, Inamoura se décida à composer un dictionnaire hollando-japonais à la rédaction duquel il consacra six ans. Il fut aidé dans ce travail par un interprète de Nagasaki : Hichi-yi-Tsounéhémon.

Ce dictionnaire comprend huit mille mots hollandais traduits en japonais. Ajouté au « Rangakou-Kaité », il contribua, puissamment, au développement de la langue hollandaise (1).

Inamoura eut trois principaux élèves : Foujibayashi-Taisouké, Komori-Ghenryo, Nihimia-Kiotéi, qui composèrent, en collaboration, deux ouvrages :

Yakou-Ken (Clé de la langue hollandaise) et Bango-Sen (Petit résumé du dictionnaire hollandais). Ces deux livres, très portatifs, se répandirent beaucoup au Japon.

OUDAGAWA

Oudagawa, originaire de Tokio, avait appris la médecine à Nagasaki, d'un Hollandais. Il composa un livre appelé Oranda-Naïka-Isho (Traité élémentaire de médecine hollandaise, qui comprend trois chapitres : le premier traite des viscères et des intestins ; le deuxième du sang et des veines ; le troisième, des maladies et des soins médicaux (1797).

Un autre médecin, Yasouoka, de l'école chinoise, très renommé dans la province de Isé, vint à Tokio rendre visite à Oudagawa ; une discussion s'éleva entre eux au sujet de la supériorité de la médecine hollandaise sur la médecine chinoise. Yasouoka se retira courroucé,

(1) Ce dictionnaire fut imprimé aux frais d'Inamoura et ne le fut qu'à trente exemplaires, par suite du coût élevé des caractères de bois qui s'usaient rapidement. Inamoura, qui était sans fortune, dit dans son journal que ce dictionnaire lui coûta de gros sacrifices et l'appauvrit considérablement.

mais, par la suite, ayant réfléchi, il revint, et déclara à Oudagawa que, convaincu maintenant de la supériorité de la médecine hollandaise, il avait détruit tous les livres chinois qu'il possédait et qu'il venait auprès de lui pour apprendre la médecine hollandaise. Oudagawa, surpris, accepta avec plaisir et présenta Yasouoka à l'école de Otski. Yasouoka ayant acquis la connaissance de la médecine hollandaise, collabora avec Inamoura au dictionnaire hollandais et devint le fils adoptif de Oudagawa. (Nippon-djimméi-djisho. Dictionnaire des personnages marquants du Japon, publié par la librairie Kéizaï-Zachi-sha, à Tokio.)

Yasouoka publia un livre de médecine :

Hihan-Téïko (Médecine et chirurgie hollandaises),
divisé en huit chapitres :

Premier chapitre : Djintaï-ron (Théorie de la physiologie).

Deuxième chapitre : Netsoubyo-ron (Théorie de la fièvre).

Troisième chapitre : Kan-sen-ron (Théorie des maladies contagieuses).

Quatrième chapitre : Ki-dokou-ron (Théorie de la syphilis).

Cinquième chapitre : Gan-ron (Théorie de la vue).

Sixième chapitre : San-no-ron (Théorie de l'accouchement).

Septième chapitre : Sho-ron (Théorie des traumatismes et des coups).

Huitième chapitre : Yo-djo-ron (Théorie de la thérapeutique).

Cet ouvrage était à la fois une traduction et une adaptation.

ÉTAT DE LA MÉDECINE ET DE LA CHIRURGIE (1730-1810)

La médecine et la chirurgie importées d'Europe étaient connues sous le nom de Oranda-Ha (Ecole hollandaise),

qui désignait toutes les sciences européennes venues au Japon par l'intermédiaire des Hollandais. (Dr Y. Foujikawa. Oranda-Igakou-no-Hajimé. Essai sur l'origine de la chirurgie hollandaise, 1902.)

A cette époque, ces diverses branches étaient encore dans l'enfance.

En médecine, on en était toujours aux principes d'Hippocrate et de Gallien et surtout à la fameuse théorie hippocratique des quatre humeurs.

En chirurgie, c'était toujours la méthode d'Ambroise Paré et son grand remède, l'emplâtre, qui triomphaient.

Cependant, cette chirurgie était très supérieure à celle des Chinois.

CHAPITRE II

Création d'un Observatoire par le Shogoun.

En 1742, un capitaine, J. Titsingh, venu au Japon, offrit au gouvernement du Shogoun un globe terrestre, un globe céleste et un gnomon.

Le shogoun Yoshimouné aimait beaucoup l'étude des sciences européennes, en particulier celle de l'astronomie. Il fit construire dans son parc de Tokio un observatoire astronomique (1744) et nomma Kowayashi directeur de cet observatoire dans lequel se trouvait une lunette astronomique chinoise et une petite lunette hollandaise. (Ouyéhara-Tokokou-Yoshimouné-den. Vie de Yoshimouné.)

Kowayashi entreprit de former des élèves.

Nishikawa, ancien élève de Hayashi, avait étudié l'astronomie chinoise et, lors d'un séjour à Nagasaki, il fit la connaissance de Hollandais qui lui enseignèrent l'astronomie hollandaise. Il publia deux ouvrages astronomiques « Rekisho-Zokkaï ». (Livre élémentaire d'astronomie et « Temmon-Ghiron ». (Essais sur l'astronomie, 1740.)

Le premier est un livre pratique, qui se compose de deux chapitres ; Nishikawa parle d'abord du globe céleste, puis du gnomon et de la lunette, enfin de la méthode en usage pour se servir de la lunette et du gnomon.

SUR « TEMMON-GHIRON » (ASTRONOMIE)

Nishikawa a dit : « Je crois que le livre chinois « Ghisho-Koséi » (1) (Astronomie, 1713), n'est pas original. On trouve dans ce livre la méthode européenne de calcul et aussi des théories tout à fait imitées des Européens, quoique parfois mal imitées. Je ne comprenais

(1) *Ghisho-Koséi* était un ouvrage chinois d'astronomie, très apprécié des Japonais.

pas toujours l'explication des théories ou la description des instruments, mais, dernièrement j'en ai parlé à un Hollandais qui connaît l'astronomie et j'ai compris très vite. Je me suis alors rendu compte que les théories du livre chinois sont imitées des Européens et il me semble préférable d'étudier directement sur l'astronomie européenne ».

ÉLECTRICITÉ (1770).

Un habitant de la province de Sendai, Hiragha-Ghennai, fit un voyage à Nagasaki et fut invité chez un Hollandais. Là, il vit une bouteille de Leyde et demanda des explications ; il apprit ainsi les principes de l'électricité. Il offrit d'acheter cette machine, mais le Hollandais ne voulut pas la vendre. Hiragha s'efforça alors de construire une machine électrique lui-même. Il acheta une bouteille de verre dont il supprima le fond et le goulot de manière à obtenir un cylindre. Il le remplit ensuite avec un autre cylindre de bois qui dépassait la bouteille aux deux extrémités. Il fixa une sorte de poignée à l'extrémité supérieure de ce cylindre et le plaça dans une boîte en bois dont les parois étaient intérieurement hérissées de pointes de cuivre. Le fond de la boîte était soulevé comme une sorte de bouchon qui s'emboîtait dans la partie inférieure du cylindre de bois creusée à cet effet. A l'aide de la poignée supérieure on imprimait au cylindre un mouvement rapide de rotation, afin de produire le frottement du verre contre le cuivre.

Hiragha attachait ensuite un fil de cuivre à une pointe de l'intérieur de la boîte ; l'autre extrémité de ce fil reposait sur une table basse en cuivre dont les quatre pieds portaient sur de petits socles de porcelaine.

Au début, il se contenta de mettre sur cette table de petits morceaux de papier et des poupées de papier qui se soulevaient et voltigeaient.

Il devint très habile et construisit une quinzaine de

machines électriques (1770). Il se rendit à Yeddo et fit présent d'une machine à Tanouma, secrétaire général du Shogoun.

Hiragha rendit compte lui-même, en présence du Shogoun et de nombreuses personnalités, de ce qu'il avait appris. Il fit monter sur la table un des assistants dont les cheveux commencèrent à se dresser à l'étonnement un peu effrayé des autres personnes. Hiragha rassura tout le monde, et le Shogoun admira si bien ses machines qu'il en acheta trois et fit don d'une somme importante au nouvel électricien. Hiragha-Ghennaï-Kiko-Dan. (*Vie de Hiragha-Ghennaï*, article de M. T. Tsoujikasa, dans Tchou-Koron, *Revue centrale*, juillet 1906.)

LES MATHÉMATIQUES EUROPÉENNES (1783)

Un mathématicien, Taka-Hashi, entreprit l'étude des ouvrages de l'école de Séki. Il s'appliqua en particulier à étudier la question des séries. Il fonda à Tokio une école de mathématiques dans laquelle il réunit une dizaine d'élèves.

Le plus distingué d'entre eux fut Ino-Tchouké, avec la collaboration de qui il publia la carte du Japon et construisit l'instrument appelé quart de cercle. Très modeste, Taka-Hashi se déroba aux honneurs et laissa volontiers aux autres la gloire de ses découvertes. Il se rendit à Nagasaki, où il apprit les mathématiques européennes que lui enseigna un Hollandais (1783). Il fut frappé de la ressemblance de ces théories avec celles de l'école de Séki. Toutefois, il constata la supériorité de l'école hollandaise, aux enseignements de laquelle il resta attaché jusqu'à sa mort. Il a composé un ouvrage de géométrie (le manuscrit est à la bibliothèque du Parc Ouéno, Tokio) dans lequel il explique surtout les théories des triangles.

Taka-Hashi fonda à Nagasaki une école de mathématiques hollandaises où il eut de nombreux élèves. L'un des plus brillants fut Adatchi-Sanaï, qui écrivit un traité d'arithmétique : Yo-zan-Kaizetsou (1787) (Expli-

cation de l'arithmétique européenne) en deux chapitres. Dans le premier, Adatchi dit que l'arithmétique européenne est très supérieure au système des boules (usité jusqu'alors au Japon) parce qu'avec l'arithmétique on peut retrouver les erreurs, ce qu'on ne peut faire avec les boules. De plus, le système des boules est plutôt compliqué ; on y est plus ou moins habile, selon l'intelligence de chacun, tandis que l'arithmétique convient à tous et s'apprend aisément. Il en explique le mécanisme.

Dans le deuxième chapitre, il offre en exemple quelques problèmes très élémentaires de l'arithmétique européenne, avec leur solution.

L'Astronomie. Il y trouva la méthode des calculs différentiel et intégral et fut frappé de la précision de ces calculs.

Taka-Hashi (1) lut un ouvrage de Lalande intitulé : appris ce genre de calculs à l'école de Séki, mais je suis frappé de la précision des calculs de Lalande ; c'est hors de comparaison avec ce qu'on fait à Séki. Je n'ai pas entièrement compris, il y a des points trop difficiles, mais je m'appliquerai à leur étude, car je veux comprendre avant de mourir ».

(1) Takahashi avait fondé une société d'astronomie. Il se joignait aux membres de cette société trois fois par mois et on lisait en commun l'ouvrage de Lalande : *L'Astronomie* (4 volumes de 7 ou 800 pages chacun). Cette lecture fut très utile aux Japonais, non seulement pour l'avancement de l'astronomie, mais aussi au point de vue des mathématiques européennes qu'ils commençaient à étudier. (Voir le chapitre consacré à la création d'un observatoire.) Dans son journal, Yasouhi dit : « Il nous était très difficile de lire l'ouvrage de Lalande ; certains passages étaient incompréhensibles pour nous et nous ne comprîmes jamais, par exemple, le terme « aberration ».

M. Bourgeois, officier de la marine française, s'aïda beaucoup des travaux de M. Hayashi pour faire un exposé des anciennes mathématiques japonaises. Il fit, le 13 mai 1909, à la Société franco-japonaise de Paris, une remarquable conférence dont voici le résumé :

Première période. — Jusqu'au dix-septième siècle, les Japonais

Nous lisons dans une autre partie de son journal :
« J'ai appris la méthode d'approximation dans les livres de Lalande ; j'ai employé cette méthode dans mes calculs : elle m'a réussi et m'a été très commode. »

Il étudia beaucoup avec Adatchi.

Le journal de Taka-Hashi se trouve en la possession d'un habitant de Tokio, M. Odani.

Les mathématiques avaient été quelque peu cultivées au Japon et avaient progressé à l'école de Séki ; cependant les mathématiciens étaient rares et peu savants. L'école de Séki était de beaucoup la meilleure ; mais, en comparaison des mathématiques européennes, les mathématiques japonaises étaient dans l'enfance.

n'ont eu à leur disposition que des notions très élémentaires d'algèbre et de géométrie, empruntés à la Chine. Pendant tout le moyen âge, il n'y eut, parmi eux, aucune production mathématique originale. Cependant, les onzième et douzième siècles forment comme l'âge d'or de la littérature japonaise. Le développement intellectuel au point de vue scientifique et abstrait n'a pas du tout été parallèle au développement pris par les œuvres d'imagination et par les beaux-arts.

Vers cette époque furent importés de Chine les Siangi, sorte de table de multiplication, et l'abaque ou swampan, encore en usage aujourd'hui.

Dans ce système, la numération est décimale, mais le nombre circulaire est 4 au lieu de 3 comme en Europe.

Plus tard, les Japonais entreprirent de calculer la diagonale du carré, $\sqrt{2}$ est prise pour égale à $7/5$.

Vers la fin de la première période, l'étude, d'abord prospère, des mathématiques chinoises était tombée dans une profonde décadence.

La deuxième période (1603-1868) marque la renaissance des mathématiques.

Mori, après un séjour dans l'Empire du Milieu, publie vers l'an 1600 le *Kijoransho*, premier essai des Japonais dans les sciences exactes. Un de ses disciples expose la méthode Tengen (d'origine chinoise), sorte d'algèbre élémentaire.

Les disciples de Mori approfondirent les livres chinois et étudièrent même quelques problèmes inconnus jusque-là.

Avec Seki (1648-1708) apparaissent les mathématiques propres au Japon, les Wasan, d'où dérive l'expression de « wasanka »,

LIVRES DE PHYSIQUE ET D'ASTRONOMIE (1786)

Shizouki-Tadao avait appris le hollandais, les mathématiques et la physique avec un Hollandais de Nagasaki. Il traduisit en japonais un ouvrage d'astronomie et de physique de Caille (?) d'après une traduction hollandaise (1786).

Ce livre était divisé en deux parties.

Première partie : Astronomie (divisée en deux chapitres) :

1° Planètes et étoiles fixes ;

2° Orbite des planètes.

Deuxième partie : Physique (divisée en quatre chapitres) :

qui désigne les mathématiciens de cette école. Il ouvrit des voies nouvelles par la découverte de ses deux méthodes appelées en japonais Tenzan et Enri.

Le Tenzan, ou algèbre, traite de la résolution numérique des opérations par approximations successives, des problèmes de maxima et minima, du binôme de Newton pour les indices entiers et fractionnaires.

L'Enri n'est autre chose que l'analyse infinitésimale. Le calcul y est ramené à des sommations de séries infinies. Seki applique sa méthode au cercle.

Ajima (1739-1798) l'étend à l'ellipse et à l'étude de l'intersection de deux surfaces (rectification, quadrature, cubature). Il traite des séries doublement infinies dans les problèmes de longueur, de surface, de volume.

Quatrième période. — Wada (1840) perfectionne les notations, étudie de nouvelles séries et de nouvelles courbes, construit des tables qui facilitent les calculs. Avec lui les Japonais surent s'élever à une méthode générale pour le calcul des séries et pour trouver la limite des séries qui figuraient dans leurs équations.

Les écoles japonaises furent très nombreuses ; elles étaient ésotériques.

Les hommes du Wasan firent preuve d'une pénétration et d'une vigueur d'esprit d'autant plus digne de provoquer notre admiration qu'ils arrivèrent à leurs remarquables résultats sans avoir à leur disposition les puissantes ressources de notre langue algébrique moderne.

- 1° Introduction à la physique ;
- 2° L'air, l'eau, poids spécifique des corps ;
- 3° La gravitation, les mouvements de la gravitation ;
- 4° Théorie de la lumière, la lumière est composée de molécules.

Shizouki dit dans sa préface qu'il n'a pas traduit Keil entièrement et exactement, mais qu'il a traduit seulement les choses qui l'intéressaient et qu'il a retranché divers chapitres.

Shizouki écrivit aussi une petite brochure sur la théorie des étoiles ; cette brochure expose à peu près les mêmes idées que Laplace sur les nébuleuses. L'auteur donne ses théories comme personnelles.

Shizouki dit dans sa préface qu'il n'a pas traduit Caille dit : « Cette brochure fut écrite avant l'apparition des théories de Laplace. »

Nous en doutons. L'ouvrage porte cette date : « Ere de Kansei, 2^e année » (environ 1788) ; nous ne pouvons donc nier avec certitude.

Dans ce temps, les amateurs ou les savants qui gardaient les manuscrits y mettaient quelquefois la date eux-mêmes plus ou moins exactement.

Ce qu'on peut affirmer, c'est que, si Shizouki a découvert ces principes sur les nébuleuses, et d'autres encore, il avait d'abord étudié l'astronomie d'Europe et s'y était beaucoup instruit. L'influence des Européens se fait donc sentir là aussi.

M. Kano dit : « Dans la brochure de Shizouki on trouve les idées de Laplace sur les nébuleuses, mais plus vagues. »

Cette question : Shizouki a-t-il imité ou inventé ? fut et est encore très discutée de nos jours parmi les astronomes japonais. (Toyo-Gakoughéi-Zasshi. Revue scientifique et artistique de l'Extrême-Orient, n° 12, page 294.)

Quoi qu'il en soit, Shizouki fut un homme d'une haute

intelligence et le premier astronome et physicien du Japon de son temps.

CARTES GÉOGRAPHIQUES DE INO-TCHOUKÉ

Ino-Tchouké, habitant de la province de Katzousa (environs de Yeddo), fit un séjour à Nagasaki et y apprit les mathématiques, la physique et l'astronomie avec les Hollandais. Il fut élève de l'astronome Taka-Hashi, à Yeddo, et devint très habile à faire les cartes géographiques. Le Shogoun lui ordonna alors de faire les cartes du Japon (1795).

Pendant dix-huit ans il travailla assidûment, consulta beaucoup les Hollandais et fit du Japon une carte assez exacte ; il y fixa avec précision la longitude en prenant sa propre résidence de Yeddo (12 Foukagawa-Kourohé-Matchi) comme méridien ; il fixa la latitude de Yeddo en observant l'étoile polaire du haut de sa maison.

Longtemps après, quand les Anglais vinrent pour conclure un traité commercial avec le Japon, on leur montra cette carte d'Ino. Les Anglais se montrèrent sceptiques sur sa valeur et voulurent vérifier eux-mêmes la profondeur de la mer autour du Japon. Ils furent très surpris de constater que la carte d'Ino était parfaitement juste. Ino était un géodésien admirable. (Extrait d'une conférence de M. Nagaoka-Hantaro, professeur de physique à l'Université de Tokio.) Ino était en effet un géodésien d'autant plus admirable qu'il n'avait pour ainsi dire aucun instrument à sa disposition. Il apprit des Hollandais l'usage de trois instruments scientifiques : le quart de cercle, une sorte de cyclomètre et une sorte de théodolite. Il eût voulu acquérir ces trois instruments, mais ils étaient trop coûteux. Il se rendit fréquemment chez les Hollandais qui les possédaient, les examina minutieusement et finit par en construire lui-même des imitations qu'il perfectionna. Pour mesurer les distances, il se servait de ce cyclomètre très élémentaire (Riyotéi-Sha, sorte de roue qui marquait les distances par-

courvées, selon le nombre de ses tours) et d'une corde de chanvre ; ses évaluations n'étaient pas toujours exactes.

Le théodolite, ou plutôt l'instrument qui lui en tenait lieu (Hanyen-Hoi-ban), était très élémentaire aussi et ne mesurait que les surfaces planes. Ino s'en servait, ainsi que du quart de cercle, pour déterminer la direction ou évaluer les déviations de la boussole.

Quant aux sondages, il les faisait à sa manière et sans instruments ; il usait simplement d'une barre de fer au bout d'une corde. Il se tenait, pour ces longues opérations, dans un petit bateau où il eut beaucoup à souffrir des intempéries, mais il fit preuve d'une patience et d'un courage inaltérables.

L'unité de mesure était le shakou.

On conserve à la Faculté des sciences de Tokio le modèle du shakou construit par Ino lui-même. C'est une grosse règle en bois de chêne, de 2 soun d'épaisseur. (3 shakou, 3 soun, 3 bou et une fraction équivalent à 1 mètre.) 1 shakou = 10 soun ; 1 soun = 10 bou. La règle de Ino était subdivisée en dixièmes de bou ; ces subdivisions sont si ténues qu'on ne peut les compter à l'œil nu. Nous ne savons comment s'y prenait Ino ; peut-être usait-il d'une loupe, mais nous ne trouvons pas mention de cet instrument dans ses papiers.

Sa carte du Japon fut terminée en 1814.

(Extrait d'une conférence faite à l'Université impériale de Tokio par M. Kousakahé.)

CHAPITRE III

La deuxième œuvre littéraire imitée de l'européen

Vasôbiroyé (1) est une œuvre très réputée au point de vue humoristique, mais l'auteur en est inconnu. Cet ouvrage fut gravé sur bois et publié en 1774.

Vasôbiroyé, selon M. Haga, professeur de littérature japonaise à l'Université de Tokio, est peut-être une imitation des *Voyages de Gulliver* (du voyage Laputa), qui furent apportés au Japon par les Hollandais. (Revue littéraire de l'Université de Waséda, mars 1904.)

En voici le sujet : Un jeune homme s'embarque à Nagasaki sur un bateau de pêche. Au cours d'un voyage merveilleux et au milieu de toutes sortes d'aventures, il visite des pays imaginaires : pays de la jeunesse et de la vie éternelle, pays de l'abondance, pays du factice, etc.

Voici un passage de *Vasôbiroyé* (2) :

« Or il vous faut savoir que, comme il n'y avait en cette contrée nuls phénomènes tels que la mort et la maladie, aucun des habitants ne savait ce que la mort ou la maladie faisait éprouver, bien qu'ils eussent longuement spéculé sur ce sujet. Quelques volumes des Ecritures bouddhiques qui avaient été apportées dans les temps anciens, de l'Inde et de la Chine, décrivaient le ciel en des termes si enflammés, qu'ils étaient pleins d'une admiration désespérée de la mort et de dégoût pour leur existence sans fin, tellement que, quand, par une rare exception, quelqu'un de leurs compatriotes avait la chance de mourir, il était envié de la même façon que le serait au Japon celui qui obtiendrait l'immortalité.

(1) Ce livre fit peu de bruit à son apparition et n'eut pas grand succès. Environ un demi-siècle plus tard, il fut au contraire très apprécié.

(2) Nous avons emprunté ce fragment du texte de *Vasôbiroyé* à l'ouvrage de M. W. G. Aston, *Littérature japonaise*, traduction de M. Henry D. Davray.

« Ils étudiaient « l'art de la mort » comme un art magique, se retirant dans les districts montagneux et dans les vallées désertes, où ils se soumettaient à toutes sortes de privations ascétiques qui, cependant, leur obtenaient rarement l'effet désiré. En matière de nourriture, tous les aliments, tels que le g^hinseng, les patates, les anguilles, les canards sauvages, etc., qui augmentent l'action des reins et fortifient l'estomac et le foie, étaient redoutés et évités comme des poisons donnant la vie. Les gens de qualité et de haut rang appréciaient surtout les viandes susceptibles de causer la mort de ceux qui en mangeaient.

Ainsi les sirènes étaient extraordinairement bon marché et abondantes, aussi abondantes que les seiches sur les côtes d'Idzoumi, et on pouvait en voir les darnes entassées sur des plats, comme des pièces entières suspendues dans les boutiques de comestibles. Mais personne de ceux qui étaient quelqu'un n'aurait voulu toucher du bout des doigts au poisson si propre à vous empoisonner de vie ; on l'abandonnait à la populace.

« L'arbe était fort estimé et atteignait de hauts prix ; et un plat rare qu'on servait aux hôtes les plus honorés était une sorte de soupe faite avec ce poisson et saupoudrée de suie.

« Ces aliments ne pouvaient certes, dans ce pays de la jeunesse et de la vie éternelle, tuer réellement un homme. Mais cependant le poison avait un certain effet, produisait une sorte d'étourdissement pendant une demi-heure et donnait des sensations aussi agréables que celles que nous, Japonais, éprouvons à boire de la bière de riz.

« Ah ! s'exclamaient-ils, c'est là la sensation que doit donner la mort ! et ils claquaient des mains, dansaient et chantaient, croyant avoir atteint le comble même de la félicité.

« Si, en voulant dire quelque chose de flatteur sur l'enfant d'un ami, un visiteur faisait remarquer sa bonne

mine, le père et la mère entendaient avec peine ces paroles ; tandis que s'il disait : « Le petit n'a pas l'air de « vouloir vivre longtemps », il faisait le plus grand plaisir aux parents, qui lui répondaient : « Ah ! si seulement vous pouviez dire vrai ! »

Dans *Mousôbiôyé Kotcho Monogatari*, roman allégorique, le héros visite aussi des pays extraordinaires, tels que le Pays de l'Enfance, le Pays de la Volupté, le Pays de l'Ivrognerie, le Pays de l'Avarice, le Village des Mensonges, le Village des mauvais Désirs, le Village du Chagrin, etc.

C'est une œuvre très savante, très morale, mais mortellement ennuyeuse.

Vasôbiôyé fut publié en 1774. Or, les *Voyages de Gulliver* avaient été apportés au Japon vers 1750, traduits en hollandais. Ils ne furent donc lus que par les savants japonais qui savaient le hollandais ; M. Haga suppose que l'un d'entre eux ayant cité quelque passage du livre en présence d'autres personnes, donna à l'auteur l'idée d'en faire une imitation.

Mais ce n'est là qu'une hypothèse.

CHAPITRE IV

Honzogakou

L'étude de la botanique (1) s'appelait Honzogakou. Elle était très rudimentaire et traitait surtout des plantes médicinales en vue de la médecine pratique.

Les Hollandais apportèrent au Japon leur botanique et leur zoologie.

Trois savants en Honzogakou, K. Inaghe, H. Tamoura et N. Goto, étaient réputés avant l'importation des sciences hollandaises. Vers 1745, ils s'appliquèrent ensemble à l'étude des sciences nouvelles.

Nous ne saurions dire exactement comment les trois savants en Honzogakou furent amenés à étudier la zoologie et la botanique hollandaise, mais nous lisons dans le Journal inédit de Inaghé (1732-1773) : « J'ai lu, traduit en hollandais, un ouvrage de Meyer, savant allemand. Ce Meyer a fait une étude très approfondie de la classification des animaux d'Europe et il explique leur physiologie et leur anatomie. J'ai relu ce livre, avec mes amis Tamoura, Goto, Hiragha, Saégghi, trois fois en un mois. Nous y avons beaucoup appris sur les animaux, mais nous regrettons vivement que la plupart de ceux qui y sont décrits soient inconnus au Japon, par exemple : Zo (éléphant), Shishi (lion), Tora (tigre), Hio (léopard), etc.

« Nous procurer ces animaux serait très difficile et dans cet ouvrage de Meyer il y a peu de planches ; il est donc malaisé de comprendre et il faut imaginer les animaux.

« De quel intérêt serait pour nous une collection de toutes ces bêtes ! »

Nous ne pouvons trouver autre chose qui nous éclaire sur l'origine de l'étude de la zoologie.

(1) Avant l'arrivée des Européens, la zoologie et la minéralogie étaient inconnues. Le nom de Honzogakou désignait donc la seule botanique.

Il n'existait pas d'ouvrages de botanique en japonais, ni de traductions ; cependant les savants l'apprirent également par l'intermédiaire des Hollandais.

Dans le Journal inédit de Tamoura (1746-1769), nous trouvons ces lignes : « J'ai acheté à Nagasaki une œuvre de Linné, traduite en hollandais. Il y a là une excellente classification des fleurs, selon leur forme, en 24 classes ; mais on ne peut l'appliquer telle quelle aux fleurs japonaises parce que la plupart de celles dont parle Linné sont inconnues au Japon. Cette méthode est très logique, il nous faudra l'imiter. Le Hollandais qui m'a vendu le livre de Linné m'a dit : « Il y a d'autres ouvrages du « même auteur qui sont de plus gros volumes et qui « contiennent de nombreuses théories sur les organes et « la composition des plantes. » J'ai pensé que ces ouvrages nous seraient très utiles et je les ai commandés, mais je ne sais quand ils arriveront. »

Nous n'avons pas d'autre document que ce journal. Nous ne connaissons aucun ouvrage japonais, ni aucune traduction relatifs à la botanique avant l'époque de Meiji, mais il est certain que les Japonais ont appris la botanique par l'intermédiaire des Hollandais.

Le mot Honzogakou désignait seulement la botanique japonaise. Lors de la première Exposition de Honzogakou (1757), le sens de ce mot s'étendit et s'appliqua à l'ensemble des deux sciences, botanique et zoologie. Il a disparu depuis l'époque de Meiji.

EXPOSITION DE HONZOGAKOU (1757)

Ces trois savants, Inaghé, Tamoura et Goto désiraient la création à Tokio d'une sorte de jardin d'essai afin d'y cultiver, en même temps que les plantes indigènes, celles qui venaient d'être importées d'Europe, et d'y réunir aussi une collection d'animaux.

Pour cela, il fallait de l'argent ; ils eurent l'idée de créer une exposition de Honzogakou afin de répandre dans le public la connaissance et le goût de la botanique

et de la zoologie, et aussi dans l'espoir de recueillir des dons qui leur permettraient de réaliser leur projet. Ils obtinrent l'autorisation du Shogoun et se mirent à l'œuvre.

PREMIÈRE EXPOSITION AU JAPON

En 1757, l'Exposition de Honzogakou fut ouverte. Tamoura en était le président. Ce fut la première exposition scientifique au Japon. Le mot « scientifique » dépasse un peu ici la portée de cette exposition qui comprenait beaucoup de choses étrangères au Honzogakou. Elle était faite avant tout pour intéresser le grand public. On en peut trouver le détail dans le programme que nous joignons à cet ouvrage.

Un public nombreux visita cette exposition et depuis lors l'étude du Honzogakou prit une grande extension, même parmi les paysans qui retirèrent de leur visite un sérieux profit. Ils y apprirent la culture rationnelle des fleurs et des arbres et l'usage des serres qu'ils substituèrent aux caves pour abriter les végétaux.

Les dons en argent affluèrent ; le Shogoun avait largement donné l'exemple.

Inaghe, Tamoura et Goto entreprirent donc l'exécution de leur projet et le jardin fut créé ; les fonds manquèrent, cependant, pour l'installation d'animaux.

Tokio eut seulement un Jardin des Plantes.

Mokourokou (programme)

ANIMAUX

Au cours de la première Exposition de Honzogakou, les animaux et les végétaux furent séparés. Il y avait parmi les animaux :

Vivants :

Shika (cerfs), konina (ours), ouma (chevaux originaires de l'île Yéso et du nord du Japon), kitsouné (renards), tanouki (blaireaux), natzoumi (souris), mekko (chats), sarou (singes), itatchi (belettes), tchin (chien japonais à poil soyeux et touffu), oussaghi (lapins), yamaharashi

(porc-épie), yaghi (chèvre), hitsougi (brebis), komari (chauves-souris), hatô (pigeons), oudzoura (cailles), fokou (hiboux), taka (faucons, éperviers), washi (aigles), karassou (corbeaux), sékiréi (hochequeue), kawassemi (coucous), modzou (laniers, oiseaux bouchers), misso-sazai (roitelets), bonncho (spermestes oryzivoras).

Séchés au soleil :

Rakko (loutres de mer ; ces animaux étaient ouverts), hépi (serpents), inoshishi (sangliers), okami (loups), otoséi (veaux marins, phoques), ajika (lions marins), gan (oie sauvage).

Les chevaux étaient installés à part, et au nombre de plus de deux cents.

(Voir le chapitre consacré aux chevaux.)

VÉGÉTAUX

La section des végétaux comprenait seulement les plantes et arbres à fleurs ; ils étaient divisés en groupes, selon l'époque de leur floraison.

Au printemps :

Oumé (pruniers), mono (pêchers), soumono (espèce de prunes), yamabouki ou kerris japonica (espèce de roses jaunes), kaido (pirus pectabilis poiriers), tsoutsonji (azalées), rengheso (astragalus botoides), tampopo (?), boké (coings), malonva-son-miré (espèce de violettes), bondo (raisins), nazouna (bourse à pasteur).

En été :

Youri (lys), bara (roses), keshi (pavots), botan (pivoines), azagao (volubilis, liserons), hazon (lotus), shakonia-kon (pivoines herbacées), saronsonberi (lagerstrœmia indica), fonji (wistaria chinonnis), satsonki (azalées), katabani (variété d'oseille), natsoumé (jujube).

En automne :

Ki-ghibon-Shira-ghikon (deux chrysanthèmes), esoghi-kon-keito (?), nadeshido (œillets), mokonseï (osmantus fragrans), hosenkwa (balsamine des bois), soba (sarrasin), hagi (lespedeza bicolor), ashi (jonc, roseaux), rindo

(gentiane), fouyo (hibiscus), okinagonsei (pulsatille), tade (renouée persicaire), shonkaido (bagihia evansiana), basho (bananier).

En hiver :

Souizen (asphodèle), tsoubaki (camélia japonais), biwa (genre de nèfles japonaises), sazanka (camélia sasangua), hihiraghi (osmanthus aquilipholium), etc...

Toute cette nomenclature est extraite du catalogue de la première exposition, mais les noms latins n'y figuraient pas. Nous n'avons pu trouver le catalogue de la deuxième (1759) ; nous savons seulement que les objets exposés y étaient beaucoup plus nombreux qu'à la première exposition. (Sato-Shinhen et Okoura-Naghat-sounné. Noguo-Zensho. Guide de l'agriculture et de l'horticulture.)

Il n'y avait, à cette exposition, que des plantes à fleurs, afin d'intéresser davantage le public.

MINÉRAUX

Or, argent, fer, cuivre, plomb, nickel à l'état brut.

Cette exposition n'avait rien de scientifique. C'était un peu comme l'étalage d'un bazar. Lors de la seconde exposition (1759), il n'y eut que peu de progrès, mais la quantité des objets exposés était plus grande.

Le honzogakou n'avait aucune relation avec la science minéralogique qui, d'ailleurs, n'existait pas. Cependant, on voyait à cette exposition divers échantillons de minerais et de métaux.

La métallurgie, par contre, appliquée à la fabrication des sabres, des lances et des ornements de bronze, etc... était très développée.

CHAPITRE V

La Peinture hollandaise (1736)

En même temps que le catholicisme, quelques peintures religieuses, tableaux et petites images représentant Jésus et Marie, avaient été introduits au Japon par les Espagnols et les Portugais. Les Japonais convertis plaçaient ces peintures dans leurs maisons comme ornements, mais elles n'avaient donné lieu à aucune imitation, et quand survint l'interdiction du catholicisme, ces images avaient été brûlées.

En 1736, deux tableaux (1), représentant, l'un un paysage et l'autre une dame, furent apportés par les Hollandais ; de nombreux Japonais les admirèrent, parce que cette peinture était très différente de la peinture japonaise. Un peintre japonais, Okoumoura-Massanobou, de Yeddo, imita un peu la manière européenne pour faire des paysages japonais ; il l'imita surtout pour les arbres et la verdure, mais n'eut pas grand succès près des amateurs japonais, au dix-huitième siècle.

Douze ans plus tard, en 1773, un savant très versé en électricité et en honzogakou, Hiragha-Ghennaï, se mit à apprendre la peinture hollandaise ; il ne fit pas un mélange des deux manières et s'appliqua strictement à imiter cette peinture ; il avait eu soin de se procurer des couleurs et des toiles d'Europe, mais il employait aussi des couleurs japonaises. Il peignit une trentaine de tableaux, entre autres une copie de la dame européenne qui fut un succès et qui est encore très réputée. Elle se trouve actuellement au Musée de Kioto. Bien que fort bonne on y reconnaît un pinceau japonais.

Un autre peintre japonais, Shiba-Kokan, de l'école de Souzouki, ami intime de Hiragha, fit avec lui un voyage

(1) Le premier de ces tableaux se trouve aujourd'hui chez un négociant d'Osaka, M. K. Yamashita ; le second, chez un habitant de Tokio, M. K. Ikéda.

à Nagasaki. Il y acheta très cher un album de dessins européens au crayon, par le peintre Bouk. Il copia ensuite ces dessins tout seul et y devint très habile. Dans ce même genre, il fit huit vues en couleur de Tokio (1775), qui eurent beaucoup de succès. L'album européen original est perdu, mais les copies et les vues existent encore au Musée pédagogique de Tokio. (Shoumparo-nikki, Journal inédit de « Vagues du Printemps », pseudonyme de Shiba.) (1812-1818.) Kokan fit aussi des copies de peintures européennes, entre autres celle d'un paysage hollandais avec personnages (1).

PREMIÈRES GRAVURES SUR CUIVRE (1738)

Kokan acheta aussi fort cher, aux Hollandais, quelques gravures sur cuivre et demanda comment on les faisait. Il ne comprit pas les explications qui lui furent données ; alors il chercha seul et parvint à graver ces dessins sans acide, avec un simple burin. Ce furent les premières gravures sur cuivre au Japon (1738). Elles représentaient des paysages.

Kokan eut quelques élèves dont le plus célèbre fut Nagata-Zenkitchi. Celui-ci exécuta beaucoup de gravures ; parmi les plus connues, l'une représente un navire hollandais, une autre le grand temple de Assakoussa, à Tokio. Il fit aussi une carte géographique du Japon pour le géodésien Ino-Tchouké (voir le paragraphe consacré à Ino) et une carte anatomique pour le docteur T. Oudagawa (voir le paragraphe Oudagawa). De plus, on eut de lui beaucoup de dessins pour impressions sur soieries.

Les gravures sur cuivre avaient plus de succès que les gravures sur bois, parce qu'elles étaient plus fines et on les admirait beaucoup, mais les peintures européennes ne partageaient pas cette préférence, nous ne saurions en donner la raison. Peut-être étaient-elles trop

(1) Ces copies se trouvent chez un habitant de Tokio, M. Y. Matsoudaira.

différentes du style japonais et leurs couleurs étaient-elles moins fines que les couleurs japonaises, ce qui ne leur permettait pas d'être vues de près. Or, les Japonais veulent que la peinture supporte l'examen de près comme de loin. Nous croyons, cependant, que la peinture européenne eut une certaine influence sur la peinture indigène, car, depuis cette époque, les paysages sont devenues plus exacts, plus vrais.

(Nippon-Shoki-no-doban. Les premières gravures sur cuivre au Japon, article paru sous la signature de E. Foujioka, dans la revue littéraire du Japon, *Téiikokou-Boungakou*.)

CHAPITRE VI

Les Chevaux hollandais

En 1726, un Hollandais, nommé Keyzzeul (?), amena cinq chevaux hollandais au Japon : ce furent les premiers chevaux européens. Le gouvernement les acheta ; il en revendit trois aux négociants des provinces de Moutsou et de Sendai et les deux autres aux négociants de l'île de Hokaido.

Les chevaux japonais étaient plus petits que les chevaux européens, mais plus dociles. Depuis 1726, les éleveurs japonais firent des croisements entre les chevaux indigènes et les chevaux hollandais. Les sujets obtenus sont plus grands que les purs chevaux japonais ; ils sont d'abord un peu ombrageux, mais après dressage ils deviennent aussi dociles que les animaux japonais.

Les Hollandais ont importé des chevaux à plusieurs reprises ; ils furent achetés dans les provinces de Sendai, de Moutsou et d'Akita qui possèdent, aujourd'hui, une nouvelle race de chevaux, produit du croisement des japonais et des européens.

Jusqu'à l'ère de Méiji, le nombre des chevaux croisés ne s'élevait guère qu'à quatre-vingts environ ; il y en avait une trentaine dans l'île de Hokaido.

De nos jours, ce nombre s'est considérablement accru et la meilleure race est la race croisée.

INTRODUCTION DE LA POMME DE TERRE

En 1744, un savant japonais de l'école hollandaise, Aoki, se trouvant à Nagasaki, vit des Hollandais manger des pommes de terre. Il en goûta, les trouva excellentes et s'entendit dire que c'était aussi un aliment très sain. Il demanda qu'on lui en apportât comme semence, ce qui fut fait l'année suivante. Il les planta. Quand vint la récolte, il offrit des tubercules à ses amis et aux fonc-

tionnaires du Shogoun. Celui-ci les goûta à son tour, s'en déclara très satisfait, et ordonna de planter de pommes de terre un vaste terrain.

Un peu plus tard, l'usage de ce tubercule se répandit aussi dans le peuple, surtout à Kiou-Siou.

CHAPITRE VII

CARACTÈRES DE LA TROISIÈME ÉPOQUE (1720-1810)

En 1720, le huitième Shogoun, Tokougawa-Yoshimouné, autorisa l'étude du hollandais. On ne put aborder les livres traitant de la religion, mais on put lire toutes les œuvres scientifiques.

De 1720 à 1810, les Japonais étudièrent les produits de la civilisation européenne par l'intermédiaire des Hollandais.

Au début, les savants qui s'adonnèrent à cette étude se servirent surtout de livres de médecine hollandaise, afin d'apprendre la médecine en même temps que la langue.

Les Japonais apprirent la peinture (1736) et la gravure sur cuivre hollandaises (1738). Ils se procurèrent quelques instruments d'astronomie (1742) et un observatoire fut créé par le Shogoun (1744).

Quelques savants, qui avaient appris la zoologie et la botanique organisèrent une Exposition de Honzogakou (zoologie et botanique) (1757).

Un Japonais construisit une machine électrique imitée d'une machine hollandaise (1770). La première traduction en japonais d'un ouvrage hollandais fut faite en 1774 ; c'était un ouvrage d'anatomie (Tafel anatomia). Des livres de mathématiques et de physique furent traduits ou imités (1783-1786).

Quelques géographes, inspirés par les Hollandais, dressèrent la carte du Japon. Ils la commencèrent en 1795. Elle fut terminée dix-huit ans plus tard.

Jusqu'à cette époque l'étude du hollandais avait été interdite ; lorsque l'autorisation d'étudier cette langue fut accordée, les Japonais s'appliquèrent à la lire ; cette période marque une étape importante dans l'histoire de l'influence occidentale au Japon.

QUATRIÈME ÉPOQUE

CHAPITRE I

Bureau de traduction (1810)

A deux reprises, en 1803 et 1804, un navire russe vint à Nagasaki dans le but d'y faire du commerce. Le Shogoun refusa chaque fois, par crainte du christianisme. Irrités de ce refus, les Russes attaquèrent un grand nombre d'îles, à l'extrémité nord du Japon (1805, 1806, 1807).

Les gouverneurs des provinces de Sendai et d'Aidze envoyèrent des troupes contre les Russes, mais quand elles arrivèrent, les Russes étaient partis.

En 1808, un autre vaisseau anglais vint à Nagasaki sous le pavillon hollandais. Après s'être approvisionné de comestibles et de bois à brûler, il leva l'ancre subitement.

Le gouvernement du Shogoun sentit la nécessité d'un bureau officiel d'interprétation et de traduction diplomatiques. Or, dans le même temps, Takahashi-Sakouzaémon, directeur de l'Observatoire du Shogoun, exposait à ce dernier qu'un bureau officiel de traduction scientifique manquait à Tokio. Tous deux projetaient donc la création d'un bureau de traduction, mais avec des mobiles différents. L'un voulait des interprètes et des traducteurs diplomatiques, l'autre désirait, avant tout, des traducteurs pour les ouvrages scientifiques.

Le gouvernement du Shogoun créa ce bureau dont Takahashi devint le directeur ; Otski et Baba en furent

(1) Ce bureau de traduction fut réuni avec l'école Sho-héi-Gako, qui enseignait le confucianisme et la littérature japonaise. Cette fusion donna naissance à l'Université de Tokio et symbolise la civilisation du Japon d'autrefois unie aux apports européens d'aujourd'hui.

nommés membres. On s'y occupa à la fois des traductions diplomatiques et des traductions scientifiques, en faisant appel, pour les cas difficiles, au concours des quelques Hollandais restés à Deshima qui venaient parfois à Yeddo.

Ce bureau devint, par la suite, l'Université impériale de Tokio. (Motzoumi-Takamir. Nippon-Bounméi-Shiryakou. Histoire de la civilisation japonaise.)

Le premier acte de ce bureau fut de traduire un livre hollandais relatif aux fortifications maritimes. (Kai-boron. Fortifications maritimes.) (1811). Le nom de l'auteur hollandais ne nous est point parvenu, mais la traduction japonaise est demeurée. L'ouvrage se compose de deux chapitres.

Le premier traite des fortifications ; le second, des canons employés pour garnir les fortifications.

ON COMMENCE L'ÉTUDE DE L'ANGLAIS ET DU RUSSE

Un Hollandais, qui savait l'anglais et le russe, enseigna ces deux langues à K. Baba. Très intelligent, celui-ci, après six ans d'étude, possédait une connaissance très suffisante de ces langues. C'est alors que le bureau entreprit la traduction de l'Encyclopédie de Chomer. (Un volume qui en forma deux à la traduction. Cette traduction intitulée : Koséi-Shimpen (Nouveau livre très utile dans la vie) fut imprimée en gravure sur bois, procédé fort coûteux (1) (1817).

Le gouvernement du Shogoun fit don d'un exemplaire de cet ouvrage à quelques gouverneurs de provinces. Tous les boushis n'en firent pas la lecture, car l'impression laissée par les Jésuites, ainsi que les préventions contre les étrangers, duraient encore. Cependant, une bonne moitié d'entre eux étudièrent ce livre et les connaissances scientifiques des Japonais s'élargirent beaucoup.

(1) On n'imprima cet ouvrage qu'à 50 exemplaires, car les caractères de bois s'usaient rapidement et leur réfection coûtait fort cher.

INFLUENCE DE L'ENCYCLOPÉDIE

Cette œuvre donna à réfléchir aux Japonais. Voici un extrait du journal inédit de Hayashi (1813-1821), boushi de la province de Mito :

« J'ai parcouru l'Encyclopédie et je demeure frappé
« des connaissances naturelles et scientifiques que possè-
« dent les Européens ; il faut apprendre d'eux toutes ces
« connaissances. Mais j'ai peur de leur religion ; il suffit
« de considérer l'histoire du Japon, à l'époque du catho-
« licisme, pour comprendre combien elle est dangereuse
« et combien elle serait détestable pour ce beau pays du
« Boushido

« Je ne comprends pas la nature des Européens.
« La philosophie morale est la question la plus pro-
« fonde et je ne m'explique pas comment des peuples
« qui ont une si mauvaise morale peuvent être doués
« d'une telle intelligence. » (O-hen-rokou, Journal de
« *Jardin des Cerisiers* », pseudonyme de l'auteur.)

Ils redoutaient la religion des Européens, la considérant comme très dangereuse, car, nous l'avons dit, le mauvais souvenir laissé par les Jésuites n'était pas effacé, mais ils commençaient, cependant, à être frappés de l'admirable intelligence de ces mêmes Européens. Cette publication que n'eût pu faire aucun particulier, car ce livre fut imprimé en gravure sur bois fine et coûteuse, est demeurée comme un des bienfaits du bureau de traduction. Comparativement à l'état actuel de la science, cette encyclopédie était cependant très élémentaire, d'autant plus que les traducteurs, rebutés par la difficulté de certains mots et même de certains passages, les supprimaient tout simplement.

LIVRES PUBLIÉS PAR LE BUREAU DE TRADUCTION

Un membre du bureau de traduction, Nakano, traduisit, en 1824, une grammaire de la langue hollandaise. Son livre, intitulé *Rango-ko* (De la langue hollandaise), se composait de deux chapitres.

Premier chapitre : Nature de la langue hollandaise

en général ; second chapitre : Des cas dans la langue hollandaise.

L'auteur hollandais de cette grammaire est inconnu.

Un Otski, fils de celui que nous avons déjà vu, traduisit, lui aussi, une grammaire élémentaire de la langue hollandaise : Rangakou-Bonron (1826), qui comprenait trois chapitres.

Premier chapitre : Explications des substantifs de la langue hollandaise ; second chapitre : Des verbes ; troisième chapitre : Syntaxe.

L'auteur hollandais de ce livre est également inconnu.

Nous croyons que ces ouvrages ne sont pas littéralement traduits ; une partie a dû être traduite, l'autre arrangée.

A cette époque, la connaissance du hollandais était encore imparfaite et les passages trop difficiles étaient ou arrangés ou omis. Peut-être le nom de l'auteur était-il donc omis volontairement.

Un Yoshio, fils du précédent Yoshio, publia un opuscule intitulé : Shikakou-Hen (Quatre cas de la grammaire hollandaise) (1827). Tous ces ouvrages sont très élémentaires et furent publiés aux frais du bureau de traduction.

DEUX DIFFÉRENTES ÉCOLES POUR LA LANGUE HOLLANDAISE

Tzboï apprit la langue hollandaise à Yeddo, avec le fils de Oudagawa. Il était parvenu à lire fort bien cette langue, mais il la parlait à peine. En 1840, il fonda à Shiba (quartier de Yeddo) une école de hollandais où l'on enseignait surtout la lecture. Sa méthode était réputée et de nombreux élèves fréquentaient son établissement qu'on appelait « l'école hollandaise de Yeddo ». Cela avait une signification particulière ; on entendait par là l'école de lecture, l'école théorique, car il y avait pour ainsi dire deux catégories de savants en hollandais. Ceux de l'école de Yeddo qui savaient très bien lire et peu parler, et ceux de l'école de Nagasaki dont la science théorique était à peu près nulle, mais qui parlaient cou-

ramment le hollandais. Il n'y avait pas à Nagasaki une école proprement dite, on s'y instruisait individuellement au contact des Hollandais fixés à Deshima (1) ; c'était le seul endroit où l'on apprît la pratique de la langue.

Cette école de Nagasaki, d'abord très florissante, perdit beaucoup quand on s'aperçut qu'il y avait peu de professions où l'on pût utiliser le hollandais parlé, tandis que les élèves de l'école de Yeddo trouvaient beaucoup de débouchés pour leur science ; ils pouvaient étudier directement la médecine, les sciences, obtenir du bureau de traduction des travaux à faire, etc.

Les savants de l'école pratique devinrent interprètes à la Cour du Shogoun ; ils eurent à s'occuper des questions relatives aux étrangers et surtout du commerce avec les Hollandais. Ceux de l'école théorique se consacrèrent à la traduction des livres hollandais.

Un élève de l'école de Yeldo, Ogata-Koan, avait lu un ouvrage de médecine allemande, par Hiouran (?) traduit en hollandais. Il le traduisit lui-même en japonais, sous le titre de « Keiken-ikkoun ». (Leçons expérimentales de médecine et de chirurgie.) Il fonda, à Osaka, une école de médecine (1842) qui fut, en même temps, une école de lecture hollandaise.

Après la mort de Tzboï, l'école de celui-ci perdit beaucoup de sa réputation ; nombre d'élèves se rendirent alors à celle d'Osaka et Ogata devint, pour ainsi dire, le successeur de Tzboï.

Un savant en hollandais, Sato-Taizen, avait appris la lecture hollandaise à l'école de Tzboï ; de retour dans son pays, à Sakoura, près de Yeddo, il y fonda une petite école (1843), où il forma des élèves très distingués. Il bénéficia, lui aussi, de la décadence de l'école de Tzboï dont beaucoup d'élèves vinrent chez lui.

(1) Un Hollandais, Doeffer, et un Autrichien naturalisé Hollandais, enseignèrent la langue hollandaise et diverses choses européennes aux Japonais.

L'école de Ogata, à Osaka, et l'école de Sato, à Sakoura, qui avaient hérité de la vogue de celle de Tzboi, n'étaient pas seulement des écoles de langue hollandaise. A Osaka, on enseignait également la médecine (bien que tous les élèves ne l'apprirent pas), la philosophie et la littérature chinoises et japonaises. C'était une sorte de lycée, comme à Sakoura, où l'on enseignait aussi plusieurs branches. La seule langue étrangère étudiée dans les deux écoles était le hollandais. Ogata et sa femme étaient de grands caractères, nobles et généreux, très aimés des élèves dont beaucoup étaient leurs pensionnaires. Nombre d'hommes distingués sortirent de cette école ; le plus renommé fut Foukouzawa Youkitchi (1) qui devait, plus tard, fonder l'Université de Keiho (Université commerciale).

Sato, le fondateur de l'école de Sakoura était, lui aussi, un beau caractère : c'était le type du boushi. Il avait beaucoup de connaissances en langue hollandaise, en philosophie chinoise, en shintoïsme et en littérature japonaise. Ses élèves n'étaient pas aussi nombreux que ceux de Ogata, mais il en forma aussi de très brillants ; parmi eux, citons Nakamura-Seitchokou.

Ces deux écoles subsistèrent jusqu'à l'époque de Meiji

(1) Foukouzawa avait appris le hollandais avec Ogata. En 1856, il fit un séjour à Yokohama et y apprit l'anglais. Il lut alors un ouvrage anglais d'économie politique et fut frappé de la sagesse des théories émises par l'auteur. Il se consacra à l'étude de l'économie politique et fonda plus tard, comme nous l'avons dit, l'Université de Keiho. Il répétait toujours aux étudiants : « Une grande lacune chez les Japonais, c'est qu'ils n'ont aucune idée de l'économie politique. Le boushido recommande de dédaigner l'argent : c'est pourtant le nerf de la vie. » Il fit de nombreuses conférences appelées « Dokouritsou-jison-shoughi » (Théories de l'indépendance). Il y exposait en même temps que les siennes propres, les idées de l'utilitarisme anglais (Bentham). La plupart des grands commerçants japonais de notre époque sortent de l'Université de Keiho.

et la plupart de leurs élèves furent de brillants et utiles serviteurs du Japon.

L'école de Nagasaki disparut plus tôt ; elle avait beaucoup décliné depuis le départ de Shibolt (1829).

L'influence de la méthode de l'école de Yeddo s'est fait sentir jusqu'à nos jours. Dans les lycées japonais, c'est encore à la lecture que l'on attribue la plus grande partie du temps consacré à une langue étrangère. La composition et la conversation sont très négligées. Peut-être aussi devons-nous voir là une question de physiologie ; les Japonais ont une grande capacité visuelle, mais ils sont doués d'un organe auditif peu sensible. Ils gardent la mémoire des mots une fois vus, mais gardent moins bien celle des sons.

Certains Européens croient que les Japonais n'ont pas le don des langues, mais en réalité, ces derniers parviennent à lire une langue étrangère plus vite que les Européens ne le supposent. (Otski-Joden, Oshou-gakou-jitsouno-Hanashi (Des sciences européennes.)

SAVANTS DE L'ÉCOLE HOLLANDAISE PARTISANS DE L'OUVERTURE DE PORTS AUX ÉTRANGERS

Soughita-Ghenpakou publia, en 1813, un livre « Yas-soû-Dokougo » (Soliloque d'un vieux campagnard), dans lequel il dit qu'il a appris beaucoup de choses purement hollandaises, par les Hollandais, mais que, par leur intermédiaire, il a appris aussi beaucoup d'autres choses des autres pays d'Europe et qu'il serait très intéressant, pour les Japonais, d'entamer des relations avec ces autres pays également ; qu'il était naturel que le gouvernement du Shogoun ne souhaitât pas renouveler avec les étrangers l'expérience néfaste faite avec les Portugais et les Espagnols, mais qu'on pourrait entourer ces relations de toutes les conditions et précautions désirables. Une loi du gouvernement du Shogoun ordonne de ne laisser aborder, au Japon, que les bateaux hollandais et de tirer sur les autres : qu'on abroge cette loi.

Le gouvernement shogounal se borna à interdire la vente du livre de Soughita. Quelques fonctionnaires allèrent même jusqu'à demander que Soughita fût puni, mais d'autres protestèrent ; ils firent valoir que Soughita était un grand savant de l'école hollandaise et qu'il fallait l'épargner. On le laissa en paix, mais son livre fut sévèrement interdit.

En 1837, un navire anglais, le *Morrisson*, parut au port de Ouraga (province de Izou), avec quatre Japonais. Le capitaine (1) fit dire au gouvernement du Shogoun : « Passant près des côtes du Japon, j'ai été témoin du naufrage d'un bateau japonais ; j'ai pu sauver quatre naufragés que je vous ramène. » Il demanda une entrevue avec le premier ministre du Shogoun, Mizouno-Tadakouni, et exprima le désir d'entrer en relations avec le Japon.

Le premier ministre promit de soulager l'infortune des naufragés et de récompenser le service rendu par l'officier anglais, mais refusa de le recevoir et le fit prier de quitter le Japon. Les Anglais s'éloignèrent mécontents en emmenant les quatre Japonais (2).

Le peintre Watanabé-Kazan, ami intime de Soughita, publia aussi un livre « *Shinki-ron* » (A propos de questions importantes, 1842). Il s'agissait, surtout, de l'affaire *Morrisson* ; il dit à peu près ceci : Je me suis rendu souvent à Nagasaki avec mon ami Soughita. J'ai beaucoup fréquenté les Hollandais. Ils sont très intelligents, très sympathiques. Au début des relations avec eux, le gouvernement du Shogoun n'était pas très sûr des Hollandais ; à présent, il a compris leur caractère. Et Watanabé continue plus loin : « Je suis sûr que les Anglais sont aussi bons que les Hollandais. De plus, *Morrisson* est un amiral, un haut personnage. Il était accompagné de quatre Japonais. Il désirait entrer

(1) Nous ne connaissons pas le nom de cet officier.

(2) Ces quatre Japonais furent débarqués à Amoï. L'un d'eux y mourut. Les trois autres retournèrent au Japon en 1855.

en relations avec nous, mais Mizouno n'a même pas voulu le voir. Est-ce juste ou poli ?

« Il est, peut-être, très fâché et le Japon en aura, sans doute, beaucoup d'ennuis. » (3)

Le gouvernement du Shogoun interdit également ce livre, mais Watanabe était un homme très connu, très populaire, et le Shogoun craignit, s'il le punissait, de se créer des difficultés. Peu après, Watanabé mourut, à la suite d'une courte maladie, et le bruit courut qu'il avait été empoisonné. Un savant de l'école hollandaise, Takano-Tchoé, ami intime de Watanabé, publia aussi un livre, « Youmé-Monogatari », sur le même sujet, exprimant les mêmes opinions que Watanabé. Il fut arrêté et mourut en prison.

Sakouma-Shozan était un savant du confucianisme. Au cours d'un séjour, à Nagasaki, il fréquenta les Hollandais. Frappé de la supériorité de la civilisation occidentale, il parcourut les différentes provinces du Japon, faisant de nombreuses conférences dont le thème était celui-ci :

« Il est indispensable d'apprendre la langue hollandaise afin de connaître les choses d'Europe. » Et il exprimait le désir de voir des ports japonais ouverts aux étrangers. Il avait de nombreux élèves, dont le plus distingué fut Yoshida-Shohine.

YOSHIDA-SHOHINE

Yoshida avait appris la littérature et la philosophie des Chinois avec Sakouma ; il l'entendit dire qu'il était nécessaire d'apprendre la langue hollandaise et il voulut l'étudier sous la direction de Sakouma lui-même. Celui-ci se refusa modestement, disant qu'il savait le hollandais très imparfaitement, qu'il valait mieux l'ap-

(3) Nous citons le texte même de Watanabé, qui a commis une erreur en prenant le nom du navire *Morrisson* pour celui d'un officier de marine du même nom (Robert Morrisson), qui avait séjourné en Chine.

prendre à l'école des Hollandais eux-mêmes, en se rendant à Nagasaki. Yoshida obéit. Trois ans plus tard, il revint dans sa province natale (Tchochou). Il fonda une petite école aux environs de la ville de Yamagoutchi ; il y enseigna la littérature et la philosophie chinoises, la littérature et la philosophie du Japon et la langue hollandaise.

En 1854, un navire américain vint au port de Shimonoséki (province de Yamagoutchi), dans le détroit qui sépare les îles Kioussiou et Nippon.

Yoshida voulait connaître l'Amérique. Une nuit de tempête, le 2 mai, tandis que le navire américain était encore à l'ancre, Yoshida s'y fit conduire. Il dit aux Américains que son vif désir était de se rendre dans leur pays, afin d'y apprendre la civilisation européenne, mais que, l'interdiction du gouvernement du Shogoun étant formelle, il voulait s'embarquer secrètement. Les Américains comprirent mal ses explications. Le capitaine du navire garda Yoshida et le remit aux fonctionnaires du Shogoun, le lendemain.

Yoshida fut mis en prison et y mourut. C'était un personnage de grande figure. Il laissa beaucoup de disciples dont plusieurs furent des hommes d'Etat qui jouèrent un grand rôle à l'époque de la Révolution et au commencement de l'ère de Meiji, tels que Takasoughi, Shinsakou, Kidokohine, Ito-Hakouboun, Yamagata-Arritomo, Nomoura-Yassoushi, etc... qui furent les champions du parti antishogounal.

CHAPITRE II

OUVRAGE D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE DE MITSOUKOULI-GHENPO

En 1847, un habitant de Yeddo, Mitsoukouli-Ghenpo, fit un voyage à Nagasaki ; il s'entretint beaucoup avec les Hollandais et les interrogea minutieusement sur les divers pays de l'Europe. Un peu plus tard, il publia en japonais un livre sur l'Histoire de l'Europe. Ce fut le premier de ce genre, « Taissé-Shundjiou », c'est-à-dire : Précis de l'Histoire et de la Géographie de l'Europe. Cet ouvrage parut en six chapitres : 1° Histoire grecque et romaine ; 2° Histoire de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne et de l'Autriche ; 3° La Russie et la Pologne ; 4° L'Espagne et le Portugal ; 5° L'Amérique ; 6° Conclusion.

Cet ouvrage est, naturellement, très élémentaire et fourmille d'erreurs ; il fut écrit avec peu de connaissances et beaucoup d'imagination. Le style en est ampoulé et émaillé de phrases chinoises.

La conclusion est celle-ci : « Les Anglais habitent une île ; non loin du continent ; leur situation géographique leur a été favorable et a empêché les autres peuples de les conquérir. Ils sont très courageux, très pratiques et très justes ; mais les commerçants anglais sont très égoïstes et très froids.

« Les Français sont très braves, très intelligents, très gais ; c'est le peuple le plus civilisé ; ils aiment les arts et y sont habiles. Leur capitale renferme beaucoup de beaux édifices et de beaux quartiers, etc.

« Les Allemands, les Autrichiens sont très intelligents, très courageux ; ils sont aussi très civilisés, mais un peu moins que les Français.

« Au nord, il y a la Russie vaste et froide ; son peuple est très courageux, très intelligent, très patient, mais

au point de vue de la civilisation, il est un peu en retard sur les autres.

« La France, l'Allemagne et la Russie sont les trois principaux pays de l'Europe ; ils sont tous de religion chrétienne. (Mitsoukouli ne fait aucune distinction entre catholiques et protestants.)

Sur l'Espagne, il dit : « L'Espagne est un grand pays d'Europe, très bien situé ; son peuple est très brave, très intelligent. Les Espagnols ressemblent un peu par le visage aux Japonais. »

Sur la Hollande : « Ce pays n'est pas grand, mais les Hollandais sont très intelligents, très courageux ; ils sont très honnêtes, très bons, très civilisés, ils aiment beaucoup les voyages et le commerce lointains, et ont beaucoup de colonies. C'est un peuple qui, par le caractère, ressemble un peu aux Japonais.

« Les Etats-Unis qui étaient une colonie de l'Angleterre se sont affranchis et sont devenus un pays indépendant.

« Il y a eu une révolution en France ; c'est un grand événement politique pour l'Europe. La Déclaration des Droits de l'Homme a bouleversé la société.

« Les Russes ont pris la Sibérie et vont prendre l'île Sakhaline et l'île Tchichina (Japon).

« Tous ces pays sont très civilisés, mais il n'est presque aucun Japonais qui les connaisse. Les Japonais dorment de tout leur cœur et rêvent qu'ils sont le premier pays du monde. »

Mitsoukouli ajoute qu'il faut se réveiller et que, s'il y a quelque chose de meilleur dans les autres pays, il faut l'apprendre. (Cet ouvrage existe encore et se trouve dans la bibliothèque du parc Ouéno, à Tokio.)

« OUKIYO-MONOGATARI » DE MATSOUYAMA-KINGO

Matsouyama-Kingo, né à Nagasaki, fils d'un petit marchand de bonbons et de gâteaux, était doué d'un esprit curieux et d'une vive intelligence. Il fut remarqué par un

négociant japonais nommé Sanaï qui lui fournit les moyens de s'instruire. Il entra à seize ans dans la petite école japonaise de Hirossé (province de Bungo) ; il y étudia pendant trois années et continua tout seul l'étude du hollandais. De retour à Nagasaki, il perdit sa mère et dut aider son père dans son petit commerce. Il se retrouva alors en contact journalier avec les Hollandais et se perfectionna dans leur langue.

En 1849, Matsouyama écrivit une sorte de journal inédit qu'il intitula : « Oukiyo-Monogatari » (Réflexions d'une épave).

Il y consigne sa manière de voir sur les questions politiques du Japon, ses commentaires sur les ouvrages japonais historiques, philosophiques et littéraires qu'il a lus. Il y fait même ses réflexions sur la Révolution française.

Un Hollandais lui avait dit : « Il y a en ce moment, en Europe, un grand mouvement du peuple contre les nobles, parce qu'il n'est pas juste que les nobles aient tant de privilèges. Le mouvement a lieu dans un certain pays appelé France et d'autres pays veulent l'imiter. »

Matsouyama avait répondu à peu près ceci : « Je ne comprends pas bien ces choses, mais je suppose que les gens qui souffrent par suite des privilèges de la noblesse désirent supprimer ce lourd despotisme et que le peuple de ce pays veut s'affranchir.

« Moi, je suis né fils de pâtissier et je n'aurai jamais la possibilité de devenir boushi. Je ne suis pas un aigle, mais j'ai appris les philosophies chinoise et japonaise ; j'ai lu presque toutes les œuvres des littératures chinoise et japonaise et je crois pouvoir dire que je comprends ce que je lis. Quantité de boushis sont moins instruits que moi, mais le fils d'un boushi est toujours et quand même un boushi. Moi, malgré toutes mes études, je suis resté un petit marchand ; est-ce juste ?

« Je ne suis pas content et je rêve de briser toutes les barrières de castes. En ce moment, j'ai encore mon vieux père, et, tant qu'il vivra, je ne pourrai rien faire, mais,

après sa mort, je ferai quelque chose et ne mourrai pas fils de pâtissier. »

A cette époque, le peuple japonais se divisait en quatre castes : 1° les boushis ; 2° les agriculteurs ; 3° les industriels ; 4° les commerçants. Ceux-ci formaient la dernière caste parce que le boushido recommande de ne pas attacher trop de prix à l'argent et que les commerçants ne vivent que pour en gagner. L'agriculteur et l'industriel gagnent aussi de l'argent, mais ce n'est pas là leur fin principale : ils produisent, ils créent, tandis que les commerçants achètent la production d'autrui et s'en enrichissent en la revendant plus cher.

Cependant les boushis avaient ce préjugé qu'entre l'agriculteur, l'industriel et le commerçant il n'y a pas grande différence, en réalité, et ils se tenaient, eux boushis, pour beaucoup au-dessus des trois autres classes.

Les gens de ces trois classes, de leur côté, rêvaient de devenir boushis, mais ne le pouvaient guère.

Dans certaines provinces, cela pouvait être possible après une action d'éclat ; dans d'autres, et nous avons lieu de croire que la province de Nagasaki était de ces dernières, c'était à peu près impossible, au grand mécontentement de Matsouyama.

Quant à quitter sa province originelle pour se faire habitant d'une autre, cela encore n'était pas aisé, et, si devenir boushi était déjà une ambition difficile à réaliser pour un natif du pays, cette ambition devenait doublement irréalisable pour un étranger.

Matsouyama ne publia pas ses « Réflexions d'une épave », il les montra seulement à quelques amis. Un fonctionnaire du gouvernement de Nagasaki en entendit parler ; on voulut le faire arrêter. Matsouyama eut vent de la chose et s'enfuit (1), mais ses « Réflexions » furent saisies.

(1) On dit qu'après sa fuite de Nagasaki, Matsouyama écrivit

Un fonctionnaire, Saïghi, qui avait été chargé de cette affaire, lut les « Réflexions d'une épave » et en conçut une vive admiration. Il en fit une copie et la conserva ; ce manuscrit est aujourd'hui entre les mains d'un de ses descendants, M. Saïghi-Sabouro, qui en a fait le sujet d'une conférence à la Société Shidan-Kaï (Société pour la conservation des documents)). Le manuscrit original fut brûlé par ordre du gouverneur.

deux fois à son vieux père pour lui donner de ses nouvelles. Il s'était établi marchand de pâtisserie à Sanouki (île Sikok). Depuis, on ne sut plus rien de lui.

CHAPITRE III

Le calendrier européen

Vers l'an 585 après J.-C., le calendrier chinois avait été importé au Japon où il fut employé jusqu'en 1685. A cette époque, le gouvernement du Shogoun lui substitua un autre calendrier chinois, le « So-teï-réki », adopté par la dynastie chinoise Min, en 1600. Les Japonais l'appelèrent « Téikio-réki » (calendrier de l'époque de Teikio). C'était un calendrier lunaire, pour les mois ; solaire, pour l'année. Le mois lunaire avait une durée moyenne de 29 jours, 1 heure, 48 minutes environ ; sa durée minima était de 29 jours, sa durée maxima de 30. L'année tropicale était de 365 jours, 5 heures, 40 minutes environ, à partir de l'équinoxe du printemps. Il était très imparfait ; on était obligé d'y ajouter un mois tous les cinq ans.

Au bout de quelques années, l'écart fut de 13 mois et, en 1842, le gouvernement du Shogoun réforma ce calendrier.

La réforme fut opérée par Takahashi, directeur de l'Observatoire, Yassouhi et quelques autres astronomes et mathématiciens japonais, sur les données des ouvrages de l'astronome français Lalande, ouvrages connus au Japon par une traduction hollandaise (1).

Ce nouveau calendrier, appelé Tempo-réki, fut le premier calendrier européen adopté au Japon. Il était publié simultanément avec l'ancien, sur la même feuille. Le gouvernement l'imposa au peuple qui ne l'accepta pas volontiers, les paysans surtout, dont il dérangeait toutes les habitudes agricoles. La société japonaise se servit des deux calendriers, mais, pour les actes officiels, on n'employait que le nouveau (1) ; cet état de choses dura jusqu'à l'ère de Meiji (1868).

(1) Officiellement, on ne devait employer que le nouveau ca-

En 1869, le gouvernement publia le Tempo-réki seul, et en imposa l'usage exclusif sous le nom de Meiji-réki (calendrier de Meiji). L'ancien calendrier lunaire fut complètement aboli.

(Extrait d'une conférence faite à l'Université impériale de Tokio, par M. J. Terraos.)

lendrier, mais, afin d'être compris du peuple, on joignait souvent à la date nouveau style la date selon l'ancien calendrier, ce qui ne faisait que compliquer les choses.

CHAPITRE IV

Etat de la médecine et de la chirurgie (1810-1855).

En 1810, Ogata, fondateur de l'Ecole de Médecine d'Osaka, construisit un hôpital dans cette ville et commença à pratiquer la vaccination hollandaise. Il l'avait apprise d'un Hollandais, au cours d'un séjour à Nagasaki. Les Japonais d'Osaka ne croyaient pas à la vaccine, mais, en 1849, une épidémie de petite vérole ayant éclaté à Osaka décima la ville. Quelques personnes se risquèrent à tenter le remède européen et furent indemnes ; la foule accourut alors se faire vacciner à l'hôpital d'Ogata.

La vaccine n'y était pas la seule chose nouvelle. Ogata avait acheté, traduit en hollandais, un ouvrage de médecine de l'Anglais Smeri (?). Ce livre traitait de l'accouchement et une planche représentait l'instrument de chirurgie nommé forceps. Ogata s'ingénia à fabriquer lui-même un instrument semblable qu'il utilisa ensuite avec succès, dans la pratique de ses opérations. Par là, la supériorité de l'école hollandaise fut encore une fois prouvée. Ogata se fixa à Osaka, mais il était fréquemment appelé à Yeddo et de nombreux médecins vinrent de tous les points du Japon étudier à son hôpital.

Ces circonstances achevèrent d'ouvrir les yeux aux habitants d'Osaka sur la supériorité de la médecine hollandaise, d'autant plus que Ogata soignait naturellement d'autres maladies à son hôpital. C'était à Osaka que la médecine et la chirurgie hollandaises étaient le plus en honneur.

L'école européenne avait moins de succès à Tokio. Il y avait là un médecin du Shogoun : Taki-Anshikou, qui, comme la plupart des médecins japonais, n'avait appris que la médecine et la chirurgie chinoises et qui éloignait systématiquement les médecins de l'école hollandaise. Alors, de nombreux médecins japonais de

cette école quittèrent Tokio et se rendirent à Osaka. Jusqu'à la mort de Taki-Anshikou (1852), cette ville fut le centre de l'école médicale hollandaise. (Extrait d'une conférence faite par S. Nagayo à la « Tokio-igakkou-kai », Société des médecins de Tokio.)

CHAPITRE V

Construction de canons, de fortifications, d'un bateau ; fabrication de fusils.

Egawa, boushi de l'entourage du Shogoun, apprit la science militaire d'un « capitaine » hollandais et demanda au gouvernement du Shogoun l'autorisation de fabriquer des canons et des fusils.

Le gouvernement acquiesça et fournit des sommes considérables à Egawa. Celui-ci créa à Odgi (environs de Tokio) une manufacture où il fabriqua de nombreux canons en fer et en cuivre et des fusils qu'on appelait canons et fusils Egawa. Il construisit aussi, à Shinagawa, un petit bateau à vapeur dont la machine fut importée par les Hollandais. Ce bateau (1) était destiné au gouvernement du Shogoun (1848).

Egawa reçut du gouvernement l'ordre de construire des fortifications dans la baie de Yeddo. Il en éleva sept (1850) ; pour cela, il avait pris sept vieux bateaux, les avait fait remplir de pierres et couler dans la baie aux endroits peu profonds. Ils formèrent les fondations sur lesquelles on construisit des murs de pierres que l'on garnit ensuite de canons. Ces fondations existent encore, mais n'ont plus aucune valeur. On les emploie aujourd'hui comme poudrières. (Rikougoun-Enkakou-Shi. Histoire des exercices militaires imprimé par le San-bo-honbou. Bureau de l'état-major.)

EXERCICE MILITAIRE HOLLANDAIS

En 1848, le gouvernement du Shogoun fit commencer l'exercice appelé exercice militaire hollandais. Ce n'était pas tout à fait la manœuvre hollandaise, mais il s'en

(1) La carcasse du navire était en fer et le reste en bois ; l'extérieur était protégé par un mince revêtement de fer (Ishin-zen-no-ziboutsou-ni-tsoukité, Choses diverses à la veille de l'ère de Méiji, article de M. J. Shiga, dans *Toyo-gakou-ghéï-zashi* (*La Revue scientifique et artistique de l'Extrême-Orient*, août 1903).

fallait de peu. Le gouvernement du Shogoun organisa aussi un corps de 300 soldats pour la garde particulière du Shogoun. Leur uniforme était mi-japonais, mi-européen. Il consistait en un pantalon à l'européenne, sur lequel retombait à demi un kimono à manches étroites ; ce kimono n'avait pas de boutons, mais croisait sur la poitrine, retenu par une ceinture dans laquelle était fixé le catana japonais. Sur l'épaule, un mousquet ou fusil. La coiffure restait japonaise : le sommet de la tête rasé, les cheveux des côtés ramenés en arrière et roulés en chignon vers le sommet du crâne. Par-dessus, un chapeau en bois léger verni.

A cette époque, la fabrication des fusils en est à ses débuts et ces armes sont en petit nombre ; on les emploie simultanément avec les mousquets. Le tir au fusil est devenu un exercice très important ; par contre, l'arc et les flèches sont complètement abandonnés. L'ordre de bataille change également. On conserve la marche en rangs serrés, mais, pour l'exercice, on place les soldats en ordre dispersé, en tirailleurs.

Cette méthode avait été apprise des Hollandais, à Nagasaki, et un officier hollandais vint à Yeddo comme instructeur. (Rikougoun-Enkakou-Shi. Histoire des exercices militaires, imprimé par San-bo-Honbou. Bureau de l'état-major, 1848.)

CHAPITRE VI

Origine du daguerréotype (1847)

Un habitant de Tokio, Kawamoto, fit un voyage à Nagasaki et y vit un daguerréotype que possédait un Hollandais ; il voulut l'acheter, mais, comme cet objet était trop coûteux, il acheta seulement l'objectif et réussit à fabriquer lui-même le reste de l'appareil. Plus tard, il essaya de fabriquer un autre objectif avec du cristal de roche, mais le résultat ne fut pas heureux et les photographies qu'il obtenait étaient très confuses (1847).

Kawamoto s'établit pourtant photographe à Asakousa (quartier de Tokio). Malheureusement, une superstition régnait à cette époque : toute personne qui faisait faire sa photographie mourait bientôt et Kawamoto n'eut pas beaucoup de clients. (Souzouki-Koghiyo-Shi. Histoire de l'industrie.)

ALLUMETTES EUROPÉENNES (1847)

Durant un séjour à Nagasaki, Kawamoto fut invité chez un Hollandais et le vit employer des allumettes phosphoriques et soufrées qu'on enflammait en les frottant sur une boîte. De retour à Tokio, Kawamoto imita ces allumettes (1847). Il en offrit au Shogoun qui les admira beaucoup et le récompensa par une somme d'argent.

MANUFACTURE DE VERRE (1848)

Les Japonais trouvaient dans une montagne, appelée Foujiyama, une pierre, sorte de quartz ou de cristal de roche. On en faisait de petits objets d'ornement tels que des colliers que portaient les Japonais à la cour, des chapelets, etc. on en ornait aussi la poignée des catanas.

Mais les Japonais ne connaissaient pas le verre artificiel. Un habitant de Nagasaki, Shimitzou, apprit d'un Hollandais (1848) la fabrication d'une espèce de verre que l'on obtenait en faisant fondre un certain sable « massago » (sorte de silice). Shimitzou faisait des tasses avec ce verre. (Extrait d'une conférence faite par M. Ishimoto à Ko-gio-Kio-Kai. La Société des objets d'art de Tokio. Mars 1908.)

CHAPITRE VII

CARACTÈRES DE LA QUATRIÈME ÉPOQUE

Le début de cette époque est marqué par la création (1810) d'un bureau de traduction, qui donna un nouvel essor à l'étude du hollandais.

Deux ou trois méthodes de hollandais furent mises à l'essai (1840-1842).

En 1842, le gouvernement du Shogoun adopta le calendrier solaire.

On adapta des ouvrages de géographie, d'histoire (1847).

Les Japonais imitèrent les allumettes européennes (1847), le daguerréotype (1847), fabriquèrent du verre (1848).

Ils se remirent pour la seconde fois à l'étude de la science militaire hollandaise ; ils construisirent des canons, des fortifications, un bateau, d'après la manière hollandaise ; ils apprirent la fabrication des fusils, l'exercice militaire hollandais (1848).

L'étude de la médecine hollandaise prit une grande extension. En 1849, des médecins japonais pratiquèrent la vaccination ; plus tard, ils pratiquèrent l'accouchement chirurgical qu'ils avaient appris des Hollandais.

Telles furent les acquisitions principales des Japonais durant cette période. Quelques-uns d'entre eux reconnurent que la civilisation occidentale était merveilleuse et s'appliquèrent à l'étude du hollandais afin d'acquérir et de propager cette civilisation. La majorité de ces Japonais étaient partisans de l'ouverture de ports aux étrangers.

CONCLUSION

En 1868 eut lieu ce qu'on est convenu d'appeler la Révolution du Japon : le Shogoun Tokougawa tomba et l'autorité suprême fut rendue au Mikado. Cette révolution n'eut pas lieu seulement dans l'ordre politique, mais aussi dans l'ordre social : le souverain abolit les castes ; les fonctions publiques devinrent accessibles à tous.

Les hommes d'Etat et les savants s'appliquèrent à l'étude des langues anglaise et française. Quantité de livres furent importés d'Amérique, de France et d'Angleterre, traitant de la politique, de l'histoire de la philosophie, de la littérature, des mathématiques, de la physique, de la chimie, etc. (1).

Pendant une quarantaine d'années, le Japon étudia avidement et il s'assimila la civilisation occidentale avec une merveilleuse rapidité.

Le transformation se produisit surtout après les traités avec les nations étrangères, en 1858. Etait-ce là le premier contact avec elles ? Non. Comme nous l'avons démontré, le Japon a reçu pendant trois siècles l'influence de la civilisation occidentale par l'intermédiaire des Portugais, des Espagnols et des Hollandais.

Cette influence européenne, nous la pouvons partager, comme nous l'avons dit, en quatre époques :

1° De 1543 à 1640 :

C'est la période de l'influence portugaise et espagnole.

2° De 1640 à 1720 :

Etablissement des Hollandais à Nagasaki (1640). Période du commerce avec eux ; mais leur langue est interdite, sauf pour les relations commerciales.

3° De 1720 à 1810 :

(1) Ce n'est qu'à partir de 1887 que l'influence allemande s'est fait sentir au Japon.

Autorisation de l'étude du hollandais. Influence des sciences européennes par l'intermédiaire des Hollandais.

4° De 1810 à 1855 :

Le début de cette période est marqué par la création, sur l'ordre du gouvernement du Shogoun, d'un bureau de traduction. L'étude du hollandais prend une grande extension.

Bien que leur influence n'ait pas été très profonde, ces peuples donnèrent aux Japonais, de 1543 à 1855, l'éducation première. Sur le terrain ainsi préparé devait germer, après les traités, puis croître avec force, une moisson qui fait honneur aux semailles.

VU et admis à soutenance,
le 26 avril 1910.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

A. CROISET.

VU et permis d'imprimer.
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris.

P^r le Vice-Recteur,
L'Inspecteur de l'Académie,

ISTRIA.

BIBLIOGRAPHIE

DOCUMENTS

Documents inédits

MATSOUG-RANYEN. — *Ranyen-Zouihitsou* (1537-1559). Journal de Matsouo-Ranyen.

(Bibliothèque de Tchioda, au Palais du Mikado ; sept cahiers.)

Ce journal est plutôt un cahier de notes dans lequel Matsouo consigne les incidents qui l'ont le plus frappé.

YOSHITÉROU. — *Yoshitérou-nikki* (1539-1563). Journal de Yoshitérou.

(Temple shintoïste Tenno-ji, à Osaka ; deux cahiers.)

Relation quotidienne de tous les incidents de la vie de Yoshitérou.

NANKA-OSHO. — *Nanka-Bounshou* (1566-1582). Journal de Nanka-Osho, savant confucianiste.

(Dans un temple bouddhiste, Ken-nin-dji, à Kioto ; un cahier.)

Même observation que précédemment.

MIYO-SHOKEN. — *Yoshi-hashi-Ksa* (1578) (Miscellanées).

(Bibliothèque du Parc Ouéno, à Tokio.)

C'est un cahier de notes où Miyo consigne dans un style très élégant les incidents qui l'ont le plus frappé.

SANO-GOHÉMON. — *Journal de Sano-Gohémon* (1591-1624).

(Temple bouddhiste Hongan-dji, à Kioto ; quatre cahiers.)

Ce journal était tenu quotidiennement.

NANPO. — *Nanpo-Bounshou* (1592-1603). Œuvres complètes de Nanpo.

(Bibliothèque d'Osaka ; un cahier manuscrit.)

Nanpo était un prosateur très renommé de son temps ; ses œuvres traitent de sujets très divers.

YOSHIÉ. — *Shouen-Nikki* (1614-1636). Journal de Yoshié.

(Bibliothèque d'Osaka ; quatre cahiers.)

Journal quotidien où se trouvent relatés tous les incidents de la vie de Yoshié.

TAKAHASHI. — *Journal de Takahashi* (1678-1702).

(Chez un descendant de Inaghé, M. Inaghé-Kikonsabouro ; trois cahiers.)

Le fils adoptif de Takahashi écrivit la suite de ce journal (1702-1747). Même observation que précédemment.

KANZAN. — *Journal de Kanzan* (1720-1743).

(Musée de Kioto ; deux cahiers.)

Même observation que précédemment.

INAGHÉ. — *Journal de Inaghé* (1732-1773).

Chez un descendant de Inaghé, M. Inaghé-Kikonsabouro ; trois cahiers manuscrits.)

Ce journal n'était pas tenu régulièrement chaque jour, mais Inaghé y relatait seulement les faits importants.

MAHENO-LIOTAKOU. — *Liotakou-Zouihitsou* (1734-1779). (Journal de Mahéno) ; un cahier.

(Chez un habitant de Tokio, M. Sato-Séijitsou.)

Ce journal est un cahier de notes où Mahéno relate les incidents saillants de sa vie.

TAMOURA. — *Journal de Tamoura* (1746-1769).

(Bibliothèque du Parc Ouéno, à Tokio ; quatre cahiers.)

Ce journal n'était pas tenu chaque jour, mais Tamoura y relatait les faits importants.

SOUGHITA. — *Journal de Soughita* (1762-1783).

(Chez un descendant de Soughita, M. I. Soughita, à Tokio ; un cahier.)

Même observation.

HAYASHI. — *O-hen-rokou. Journal de Jardin des Cerisiers*, pseudonyme de l'auteur Hayashi (1813-1821).

(Bibliothèque de Tchioda, au Palais du Mikado ; cinq cahiers.)

Journal quotidien où se trouvent relatés tous les incidents de la vie de Hayashi.

SHIBA. — *Shoumparo-nikki* (1812-1818). Journal de *Vagues du printemps*, pseudonyme de Shiba.

(Chez un descendant de Shiba, M. Shiba-Tchouitchi, à Nagoya ; deux cahiers.)

Même observation que précédemment.

SOUGHITA-GHENPAKOU. — *Yassoô-Dokongo* (1813). Soliloque d'un vieux campagnard.

(Bibliothèque du Parc Ouéno, à Tokio ; deux volumes manuscrits.)

Soughita se montre partisan convaincu des relations avec les étrangers, pourvu qu'on les entoure de toutes les précautions désirables.

H. KONDO. — *Bouko-Zakki* (1822). (Choses militaires).

(Bibliothèque de Tchioda, Palais du Mikado ; deux volumes manuscrits.)

Ce livre traite de l'héroïsme des samouraïs, des armes, du ken-zitsou (exercice du sabre), du so-zitsou (exercice de la lance), du ba-jitsou (exercice équestre), etc.

YASSOUI. — *Journal de Yassoui* (1835-1849).

(Bibliothèque de Tchioda, Palais du Mikado ; six cahiers.)

C'est une relation quotidienne de tous les incidents de la vie

de Yassouhi.

WATANABÉ-KAZAN. — *Sinki-ron* (1842). A propos de questions importantes (Watanabé-Kazan).

(Bibliothèque du Parc Ouéno, à Tokio ; une brochure.)

I s'agit surtout de l'affaire du *Morrisson* et d'amener les Japonais à ouvrir quelques-uns de leurs ports aux étrangers.

P. NARUSHIMA. — *Tokougawa-Monogatari* (1843). (Choses de l'époque des Tokougawa.)

(Bibliothèque de Tchioda, Palais du Mikado.)

C'est un cahier de notes sur les événements saillants de l'époque des Tokougawa.

MATSOUYAMA-KINGO. — *Oukiyo-Monogatari* (Réflexions d'une épave) (1849).

(Chez M. Saïghi-Sabouro, à Nagasaki ; un cahier.)

(Voir 4^e période, chapitre II.)

G. MINAGAWA. — *Kodji-so-yen* (1879) (Choses anciennes).

(Bibliothèque de Tchioda, Palais du Mikado ; vingt volumes manuscrits.)

Ce livre traite de sujets très divers : littérature, histoire, philosophie, vie pratique, etc., depuis les environs du xvi^e siècle jusqu'au commencement de l'ère de Méïji.

RIKONGOUN-ENKAKOU-SHI. — *Histoire des exercices militaires*. imprimé par San-bo-honbou (Bureau de l'état-major), (1848).

(Bibliothèque de l'état-major.)

Cette période d'histoire s'étend de 1879 à la fin de la guerre sino-japonaise (1895). Ce livre contient aussi divers renseignements antérieurs à cette époque.

KAIGOUN-SHI. — *Histoire navale*, par Ogasawara et divers collaborateurs (1896).

(Bibliothèque du ministère de la Marine.)

Ce livre embrasse la période qui s'étend du commencement de l'ère de Méïji (1870) à la fin de la guerre sino-japonaise (1895). On y trouve aussi quelques renseignements relatifs à l'histoire navale, avant Méïji.

HAYASHI. — *Ken-Kon-Bensetsou* (Théorie de l'Univers).

(Musée pédagogique d'Osaka.)

Voir première époque, chapitre II, *Un ouvrage d'astronomie*.

Cartes et plans

Carte du monde (1582). — Chez M. Kondo, Osaka.

Voir première époque, chapitre II. Première carte du monde au Japon.

Plan du château (1575). — Musée de Koudan, Tokio.
Voir première époque, chapitre I, Origine du château.

Documents imprimés

ARAI-HAKOUSÉKI. — *Séïyo-Kiboun* (1710) (Notes sur l'Océan occidental) ; un volume.

ARAI-HAKOUSÉKI. — *Tokoushi-Yoron* (1712) (Essai sur l'histoire du Japon) ; trois volumes.

AOKI. — *Oranda-Monji-Ryakko* (1723). (Lettres de la langue hollandaise) ; un volume.

(Bibliothèque du Parc Ouéno, à Tokio.)

Voir troisième époque, chapitre I : Ecole hollandaise.

AOKI. — *Oranda-Goyakou* (1723). (Méthode élémentaire de traduction pour l'étude de la langue hollandaise) ; un volume.

(Bibliothèque du Parc Ouéno, à Tokio.)

Voir troisième partie, chapitre I : Ecole hollandaise.

NISHIKAWA. — *Rekisho-Zokkaï* (1740). (Livre élémentaire d'astronomie) ; un volume.

(Observatoire de Tokio.)

NISHIKAWA. — *Temmon-Ghiron* (1740). Essai sur l'astronomie ; un volume.

(Observatoire de Tokio.)

T. OUYEHARA. — *Yoshimouné-den* (1751). La vie du Shogoun Yoshimouné.

(Bibliothèque de Tchioda, Palais du Mikado ; un cahier manuscrit.)

SOUGHITA et MAHENO. — *Kaitai-Shinsho* (*Livre d'Anatomie*) (1774).

(Bibliothèque du Parc Ouéno, à Tokio ; un volume.)

TAKAHASHI. — *Yo-Zan-Kaizetsou* (1787). Explication de l'arithmétique européenne.

(Bibliothèque du Parc Ouéno, à Tokio ; deux cahiers manuscrits.)

Voir 3^e partie, chapitre III, « Les mathématiques européennes.

OTSKI. — *Rangakou-Kaïte* (1788). Livre élémentaire de lecture hollandaise.

(Bibliothèque du Parc Ouéno, à Tokio ; un volume.)

Voir 3^e époque, chapitre I, « Ecole hollandaise ».

BUREAU DE TRADUCTION. — *Kaï-bo-ron* (1811). Fortifications maritimes.

(Bibliothèque du Parc Ouéno, à Tokio ; un volume.)

Voir 3^e partie, chapitre II. « Bureau de Traduction. »

BUREAU DE TRADUCTION. — *Koséï-Shimpen* (1817). Nouveau livre très utile dans la vie.

(Bibliothèque du Parc Ouéno, à Tokio ; un volume.)

Sur 2 parties, l'une B, — l'autre la collection A.
Recherches des deux parties, — l'une des deux parties, — la
série des collections.

Recherches des deux parties, — l'une des deux parties, — la

Recherches des deux parties, — l'une des deux parties, — la

Recherches des deux parties, — l'une des deux parties, — la

Recherches des deux parties, — l'une des deux parties, — la

Recherches des deux parties, — l'une des deux parties, — la

Recherches des deux parties, — l'une des deux parties, — la

Recherches des deux parties, — l'une des deux parties, — la

Recherches des deux parties, — l'une des deux parties, — la

Recherches des deux parties, — l'une des deux parties, — la

Recherches des deux parties, — l'une des deux parties, — la

Recherches des deux parties, — l'une des deux parties, — la

Recherches des deux parties, — l'une des deux parties, — la

Recherches des deux parties, — l'une des deux parties, — la

Recherches des deux parties, — l'une des deux parties, — la

Recherches des deux parties, — l'une des deux parties, — la

Recherches des deux parties, — l'une des deux parties, — la

Recherches des deux parties, — l'une des deux parties, — la

Recherches des deux parties, — l'une des deux parties, — la

Recherches des deux parties, — l'une des deux parties, — la

Recherches des deux parties, — l'une des deux parties, — la

Recherches des deux parties, — l'une des deux parties, — la

Recherches des deux parties, — l'une des deux parties, — la

Recherches des deux parties, — l'une des deux parties, — la

Recherches des deux parties, — l'une des deux parties, — la

SATO-SĒJ-JITSOU. — *Nippon-Kyoïkou-Shi*. Histoire de l'éducation du Japon (1893).

SAÏTO. — *Séiryokon-Tozen-Shi*. L'influence religieuse occidentale en Extrême-Orient (1893).

(Bibliothèque de l'Université impériale de Tokio.)

MOTZOUNI-TAKAMIR. — *Nippon-Bounmēi-Shiryakou*. Histoire de la civilisation japonaise (1895).

HONDA-YOÏTCHI. — *Kirisouto-Kyo* (1895). Le christianisme au Japon.

Un volume.

J. SOUZOUKI. — *Koghé-Shi*. Histoire des objets d'art au Japon (1896).

G. FOUKOUTCHI. — *Nagasaki-Sanbiya-Kunen* (1898). Trois cents ans de Nagasaki.

(Bibliothèque du Parc Ouéno, à Tokio ; un volume.)

G. KAWASHIMA. — *Orimono-Shi*. Histoire des tissus au Japon (1898).

SAKAMOTO-KĒNITCHI. — *Nippon-Fouzokou-Shi*. Histoire des coutumes du Japon (1899).

G. SOUZOUKI. — *Koghio-Shi* (1901). Histoire de l'industrie.

Un volume.

UNIVERSITÉ DE WASÉDA. — *Daï-Nippon-Jidai-Shi*. Histoire générale du Japon (1902).

Cinq volumes.

Les principaux historiens du Japon ont collaboré à cet ouvrage, qui s'étend du premier empereur, Djimmou à l'année 1900.

OTSKI-JŌDEN. — *Oshou-Gakou-Jitsou-No-Hanashi* (1902). Des sciences européennes.

Un volume.

Y. FOUJIKAWA. — *Oranda-Igakou-No-Hajimé* (1902). Essai sur l'origine de la chirurgie hollandaise.

Un volume.

HAGA-YAÏTCHI. — *Nippon-Boungakou-Shi*. Histoire de la littérature du Japon (1903).

OMATCHI-HOHÉ. — *Nippon-Bounmēi-Shi*. Histoire de la civilisation du Japon (1904).

Histoire politique

KATSOU-AWA. — *Kaikokou-Kighen*. De l'ouverture des ports aux étrangers à la fin du Shogounat (1891).

SHIMADA-SABOURO. — *Kaikokou-Shimatson*. Affaires diplomatiques avec les étrangers (1902).

Biographies

NISHIMOURA-KOJIRO. — *Araï-Hakouséki-no-den*. Biographie de Araï-Hakouséki (1889).

SAÏTO-HISHO. — *Soughita-Ghenpakou-no-den*. Biographie de Soughita-Ghenpakou (1897).

Périodiques

Ongakou-no-tomo. Revue musicale.

Fondée en 1888 ; dura jusqu'en 1900.

Publication bi-mensuelle.

Waséda-Boungakou. La Revue littéraire de Waséda.

Publication mensuelle, fondée en 1890.

Toyogakou-ghéï-zashi. La Revue scientifique et artistique de l'Extrême-Orient.

Publication mensuelle, fondée en 1887.

Téiikokou-Boungakou. La Revue littéraire.

Publication mensuelle de la Société littéraire de l'Université impériale de Tokio, fondée en 1883.

Tchouo-Koron. Revue centrale.

Publication mensuelle, fondée en 1894.

Dictionnaires

KÉÏZAI-ZASHI-SHA. — *Nippon-Djimmei-Djisho*. Dictionnaire des personnages marquants du Japon (1895).

T. YOSHIDA. — *Dai-Nippon-Tchiméï-djisho*. Dictionnaire des principaux noms géographiques (1907).

FIN

TABLE DES MATIÈRES

<i>Avant-propos</i>	3
<i>Introduction</i>	5
Six époques de l'histoire du Japon : Première époque, deuxième époque, troisième époque, quatrième époque, cinquième époque, sixième époque. — L'action de la civilisation européenne sur la vie japonaise avant l'arrivée du commodore Perry (1543-1855) ..	5
<i>Première époque (1543-1640). — Premier effet (1543)</i>	9
Chapitre I ^{er} . — Mousquets. Premier château imitant l'européen. . .	9
Chapitre II. — Première carte du monde au Japon. Un ouvrage d'astronomie (première traduction d'un livre européen par un Japonais)	17
Chapitre III. — Première manufacture d'armes européennes. . . .	19
Chapitre IV. — Porcelaines espagnoles. Une tapisserie des Gobelins. Tissus de velours	20
Chapitre V. — Fables d'Esopé traduites en japonais.	22
Chapitre VI. — La musique espagnole au Japon.	28
Chapitre VII. — Le catholicisme au Japon.	30
Chapitre VIII. — La médecine au Japon avant le xvi ^e siècle. La chirurgie des missionnaires	34
Chapitre IX. — Deux ambassadeurs japonais à Rome (Ito-Yoshikata, Hasékoura-Rokouhémou)	41
Chapitre X. — Séïyo-Kiboun de Araï-Hakouséki (<i>Notes sur l'Océan occidental</i>)	44
Chapitre XI. — Caractères de la première époque.	46
<i>Deuxième époque (1640-1720).</i>	
Chapitre I ^{er} . — Etablissement des Hollandais au Japon. Les Hollandais à Deshima depuis 1641.	49
Chapitre II. — Science militaire européenne. Nouvel ordre de bataille des Japonais. Construction de navires.	53
Chapitre III. — Caractères de la deuxième époque.	57
<i>Troisième époque (1720-1840).</i>	
Chapitre I ^{er} . — Autorisation de l'étude du hollandais. Ecole hollandaise (étude de la médecine et de la chirurgie hollandaises en même temps que de la langue). Aoki ; Mahéno, Soughita. Traduc-	

tion de « Tafel anatomia », Otski. Développement de l'école hollandaise. Inamoura ; Oudagawa Yasouoka. Etat de la médecine et de la chirurgie (1730-1810).....	59
Chapitre II. — Création d'un observatoire par le Shogoun. Electricité. Les mathématiques européennes. Livres de physique et d'astronomie. Cartes géographiques de Ino-Tchouké.....	71
Chapitre III. — La deuxième œuvre littéraire imitée de l'européen.	80
Chapitre IV. — Houzogakou. Première exposition de Houzogakou..	83
Chapitre V. — La peinture hollandaise. Premières gravures sur cuivre	88
Chapitre VI. — Les chevaux hollandais. Introduction de la pomme de terre	91
Chapitre VII. — Caractères de la troisième époque.....	93

Quatrième époque (1810-1855).

Chapitre I ^{er} . — Bureau de traduction. Deux différentes écoles pour la langue hollandaise. Savants de l'école hollandaise partisans de l'ouverture de ports aux étrangers.....	95
Chapitre II. — Ouvrage d'histoire et de géographie de Mitsoukouli-Ghenpo. « Oukiyo-Monogatari », de Matsouyama-Kingo.....	105
Chapitre III. — Le calendrier européen.....	140
Chapitre IV. — Etat de la médecine et de la chirurgie (1810-1855)..	112
Chapitre V. — Construction de canons de fortifications, d'un bateau ; fabrication de fusils. Exercice militaire hollandais....	114
Chapitre VI. — Origine du daguerréotype. Allumettes européennes. Manufacture de verre	116
Chapitre VII. — Caractères de la quatrième époque.....	118
<i>Conclusion</i>	119
<i>Bibliographie</i>	121



